

*CHIITES SUNNITES, LE MONDE MUSULMAN,
LE MOYEN-ORIENT ET L'OCCIDENT*

*

1^{ère} partie

*

LES ORIGINES ET LA NATURE DU CONFLIT
CHIITES - SUNNITES

Avertissement	2
DERRIERE LA GUERRE CHIITES SUNNITES, UNE VISION DE L'ISLAM	2
LES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, UNE REFLEXION	6
LA SCISSION SUNNITE-CHIITE, LES ORIGINES SOCIALES	10
L'IMAM, UNE SUCCESSION DIVINE	14
LE CHIISME, ELEMENTS DE THEOLOGIE	16
DOUZE IMAMS ET TROIS SIECLES DE CONSTRUCTION CHIITE	18
Les Zaydites	19
Les Alévis	20
Les Ismaélites	21
Les Druzes	23
Les Alaouites	24
Les Duodécimains	25
CHIISME ET POLITIQUE : DU QUIETISME A LA THEOCRATIE	25
UNE GUERRE POUR LE POUVOIR LEGITIME	29

Une bibliographie et une Carte du Moyen-Orient se trouvent en fin de la 2^{ème} partie

Avertissement

Nous verrons dans une seconde partie en quoi et comment le conflit religieux entre chiites et sunnites s'entremêle à de nombreux autres sujets de conflits, dans les divers lieux où se manifeste ce que la presse a appelé une guerre de religion au sein du monde musulman. Ici, dans une première partie, nous nous attachons à comprendre pourquoi le conflit religieux perdure, et d'où il provient.

Nous pensons utile, pour traiter ce sujet, d'avertir le lecteur qu'il devra concentrer son attention, à certains moments de notre exposé, sur des éléments peu habituels pour lui : des événements familiaux, des péripéties de batailles sanglantes, ou encore la ferveur pour certaines croyances. Car la guerre de religion qui oppose les sunnites et les chiites plonge des racines encore vivantes dans le 7^e siècle, un siècle où l'on est encore bien loin de nos manières de voir et de réfléchir actuelles, un monde où la religion est partout et où, si l'on n'entre pas suffisamment en elle, on a peu de chances d'appréhender les enjeux qui expliquent pourquoi des événements qui datent de près de 14 siècles ont un relief qui peut redevenir aujourd'hui si aigu qu'ils sont parfois les seules explications que nous pouvons trouver au déchaînement de violence que peut connaître cette guerre à certains moments.

Il faut bien se rendre compte que l'emprise de la religion n'est absolument pas la même que celle que l'on peut connaître actuellement en France. Mais elle l'a été en France jusque 1789, et elle l'est aujourd'hui dans bien des régions dont nous allons parler. Tout se passe alors au sein même de la religion. Et les conflits sociaux, politiques, voire économiques, peuvent prendre eux aussi une apparence, une coloration religieuse.

Dans une telle situation, celle du Moyen Âge, tout conflit religieux est un conflit politique, de pouvoir. Celui qui est le maître de la religion peut en user pour se faire obéir et possède un pouvoir considérable. Il est de l'intérêt des dominants, et souvent aussi des dominés, de présenter l'opposition sous la seule coloration religieuse. Les choses sont alors singulièrement mêlées. Et il s'agit donc, pour nous, de nous méfier des mots, des idées mises en avant, et pour cela de ne jamais perdre de vue la réalité sociale des différents acteurs.

DERRIERE LA GUERRE CHHITES SUNNITES, UNE VISION DE L'ISLAM

Nous le savons tous aujourd'hui, une guerre de religion qui ne dit pas son nom oppose chiites et sunnites. Elle est présente et active en Irak, en Syrie, mais également au Liban, en Arabie saoudite, et dans d'autres pays comme Bahreïn, le Pakistan ou même en Turquie. Comprendre cette guerre est chose complexe. Car il faudra d'une part plonger aux origines de l'islam, puisque c'est à ce moment que la séparation entre chiites et sunnites s'est opérée. Mais il nous faudra également revenir sur certaines séquences des événements récents concernant le Moyen Orient, depuis le 11 septembre 2001 pour l'actualité immédiate, depuis la seconde guerre mondiale et parfois même avant, pour relier cette actualité à ses causes plus profondes. On trouvera, à cet effet, en annexe, une Chronologie explicative du Moyen-Orient.

Nous allons essayer de répondre à plusieurs questions : et pour commencer, celle de savoir de quand date la guerre actuelle entre sunnites et chiites? Doit-on la dater de l'irruption sur la scène politique de l'Iran de Khomeiny, seul et unique Etat chiite au monde depuis le 16^e siècle ? ou est-il plus exact de la dater de l'intervention américaine en Irak, en 2003, qui va voir se déclencher une guerre civile ouverte entre les deux confessions dans ce pays ?

Seconde question : dans le monde chrétien, il existe aussi des branches différentes, et sur des points importants, opposées, entre catholicisme et protestantisme ou encore orthodoxie ; et il y a eu, dans le passé, des guerres de religion. Mais justement, elles appartiennent au passé. Pourquoi une situation qui semble du même ordre dans l'islam, l'opposition donc chiïtes-sunnites, tous musulmans, entraîne-t-elle une guerre de nos jours ? La chrétienté semble avoir su se pacifier. L'islam est-il donc une religion de guerre, une religion plus arriérée, incapable de voir les rapports avec les autres d'une manière éclairée et moderne, avec tolérance ? Comment expliquer la violence et la brutalité qui peuvent animer les acteurs de cette guerre, d'un côté comme de l'autre ?

Commençons par nous poser la question de savoir de quand date la guerre actuelle entre chiïtes et sunnites ? Il n'y a pas de réponse évidente à une telle question. Ceux qui veulent faire de cette guerre un conflit dû à l'islam lui-même, à sa nature en quelque sorte, choisissent de la dater de l'arrivée de Khomeiny au pouvoir, dans la foulée de la révolution iranienne, début 1979, lorsqu'il instaure un régime chiïte. S'en est suivie, en effet, une guerre meurtrière de 8 années, lancée par l'Irak de Saddam Hussein. Un Irak dirigé par des sunnites contre un Iran dirigé par des chiïtes.

Ce qui est vrai, c'est que l'instauration, pour la première fois dans le monde depuis des siècles, d'un pouvoir d'Etat chiïte, a bouleversé la donne et les rapports de force dans l'ensemble du monde musulman, soit plus d'un milliard d'habitants. Mais cela n'a pas provoqué une guerre de religion telle qu'on entend cette expression habituellement. Car on peut observer un point important : si l'Irak est dirigé alors par des sunnites, il est majoritairement peuplé de chiïtes. Et ces chiïtes d'Irak vont faire la guerre, pendant huit années, contre les chiïtes d'Iran. Nous reviendrons plus loin sur cette guerre, mais on peut dire ici qu'elle a d'abord été une tentative de Saddam Hussein de devenir une grande puissance régionale, en écrasant dans l'œuf une puissance qu'il jugeait affaiblie. En même temps, il reste vrai que Saddam Hussein visait ainsi à prendre, en cas de victoire, le leadership de tout le monde sunnite. Cette date, l'arrivée de imam chiïte Khomeiny au pouvoir en Iran en 1979, est donc en partie vraie tout de même.

On peut aussi dater la guerre actuelle chiïtes contre sunnites du 26 février 2006, lorsqu'un attentat vise la Mosquée d'Or chiïte à Samarra, en Irak. Car, là, c'est le début de la guerre ouverte entre sunnites et chiïtes au sein d'un pays, l'Irak, et qu'elle ne cesse plus depuis, s'étendant selon les circonstances à d'autres pays, la Syrie, Bahreïn, le Yémen.

Mais on peut aussi considérer que c'est la politique des Américains occupant l'Irak et ayant éliminé les sunnites du pouvoir pour les remplacer par des chiïtes qui en est la cause, et dater donc cette guerre de leur arrivée avec une coalition, n'incluant alors pas la France, en mars 2003. Les Américains avaient alors en ligne de mire Saddam Hussein, qu'ils accusaient d'avoir accumulé un stock dangereux d'armes qualifiées de destruction massive (chimiques) et aussi d'avoir des liens avec Al Qaïda. Ces deux accusations étaient des mensonges grossiers. Saddam Hussein avait établi un pouvoir de main de fer détenu par des sunnites, et il voyait en Al Qaïda, également sunnite, un concurrent pouvant devenir dangereux. Quant aux

armes de destruction massive, les Etats Unis reconnaîtront qu'il s'agissait de pure invention plus tard, en 2006. Nous reviendrons plus loin sur les raisons et les raisonnements qui ont amené les décideurs américains, des « néoconservateurs », à faire de l'Irak une cible essentielle dans leur visée stratégique. Mais un élément a aussi compté sans doute dans le calcul du président américain Bush fils, lorsqu'il lance cette guerre. C'est que sa réaction au 11 septembre 2001 avait été une intervention militaire en Afghanistan, dès octobre 2001. Mais ni Ben Laden, ni le mollah Omar, le chef des Talibans qui l'avaient hébergé, ne sont encore capturés.

Remplaçant la qualité par la quantité, les Américains se lancent donc dans une deuxième guerre contre ce que Bush appelle l'axe du mal. Or, en Irak, ils vont retirer des mains des sunnites le pouvoir qu'ils détenaient et qu'ils étaient seuls à détenir, pour le remettre, pour simplifier, entre des mains chiites. La guerre civile qui éclate, l'arrivée d'Al Qaïda en Irak, l'irruption même de ce qui deviendra l'Etat islamique, en sont les conséquences directes. La politique américaine, qui, pour se faire accepter, joue à la bascule du pouvoir entre chiites et sunnites, est responsable de la reprise du feu entre les deux tendances de l'islam.

Mais le feu couvait plus ou moins. Les sunnites, lorsqu'ils sont mis à l'écart du pouvoir par les Américains, vont reprendre des attitudes et des comportements très anciennement ancrés envers les chiites. Or, ces attitudes, ces comportements, ne sont pas ou pas seulement des comportements qui s'expliquent par une différence de foi. Bien plus profondément, les sunnites se considèrent comme des dominants. Au regard de l'histoire, ils ont toujours dominé, exploité, humilié, voire éliminé les chiites. Et les chiites, hormis des périodes rares et courtes où ils ont pu exercer leur religion librement, ont au contraire vécu 14 siècles de domination. Aux quatre coins du monde musulman, les chiites, ce sont presque partout, presque toujours, des pauvres, comme un prolétariat du monde musulman.

Mais attention, il ne s'agit surtout pas de simplifier les choses. Il ne s'agit pas de calquer de manière simpliste l'opposition bourgeois - prolétaires sur celle chiites – sunnites. Non, il faudra voir dans le détail chaque pays, chaque région, pour les comprendre, car elles sont souvent différentes. Mais à l'inverse, ne voir que dans le détail risque de fausser la perspective, et nous pourrions ne pas voir cette situation d'ensemble qui veut que, tant pour ce qui est de la démographie, de la géographie, et de l'histoire, les chiites ont été et sont dominés, les sunnites dominateurs. Nous le soulignons d'entrée de jeu, parce que de nombreux auteurs, du moins parmi ceux que nous avons utilisés, le disent rarement. Un Antoine Sfeir, par exemple, ne le dit quasiment pas. A l'inverse, Martine Gozlan, est visiblement plus sensible à cet aspect de classe.

Il faut donc savoir que le monde sunnite est un monde dominant dans le monde musulman, et qu'il se veut et se voit lui-même comme naturellement dominant, qu'il est donc un monde cramponné sur ses pouvoirs, et qui se cabre immédiatement contre tout mouvement des chiites, qu'il juge dangereux, non seulement pour ce qui est de la pureté de la religion, mais d'abord et avant tout pour la remise en cause des pouvoirs politique, économique, religieux, culturel, etc., qui sont entre des mains sunnites. Mais, bien évidemment, quatorze siècles ou presque de pouvoir sunnite dominant, ont également fabriqué des prolétariats sunnites, des masses pauvres sunnites, etc. De même, existe en Iran aujourd'hui des chiites dominés, exploités, dans le cadre du pouvoir chiite en place. Et avant même que ces chiites aient pris le pouvoir il y a 36 ans, il y avait des différences sociales importantes au sein du monde chiite.

Evidemment, dans chaque partie, que ce soit chez les chiites ou chez les sunnites, ceux qui dirigent, les puissants usent de la religion en permanence pour obliger ceux qu'ils gouvernent à accepter leur état, fût-il exploité. Toute personne qui conteste un dirigeant peut être immédiatement suspectée, taxée de suspicion, d'hérésie, ou de ralliement à la religion adverse, de trahison. Il faut donc retenir une vision du monde islamique comme une grande déchirure religieuse, un monde où la religion recouvre tout, au point où elle risque fort de cacher des différences sociales, et elle est effectivement régulièrement utilisée pour cela, dans un camp comme dans l'autre.

Pour notre part, nous ne prendrons pas pour autant parti du camp chiite plutôt que celui sunnite. Ceux qui dirigent le camp chiite, ceux qui en font même un camp, on a vu en Iran à quoi ils aspirent. Un esclave est un esclave, mais lorsqu'un Etat se fonde par des esclaves – et cela a existé d'ailleurs dans le monde arabe – ce sont alors des oppresseurs qui sont au pouvoir. De même, l'Etat iranien n'a pas notre sympathie. Ceux qui ont notre sympathie, et que nous soutenons, ce sont les masses elles-mêmes, lorsqu'elles sont opprimées. Nous les soutenons y compris et malgré leurs croyances. Et nous soutenons donc leurs mouvements, dans lesquels ces croyances jouent un rôle important. Mais nous ne le faisons pas au nom de ces croyances.

Comme nous allons le voir dans le détail dans le cas des chiites, ce qui a construit la religion dans l'esprit des populations, ce n'est pas du tout un raisonnement ou une théorie, une théologie. Non, ce sont des drames, des injustices : de même que la crucifixion du Christ, par exemple, a dû être vécue comme quelque chose de terrible. Bien plus que le concept de sainte Trinité, ce sont des moments concrets auxquels le peuple s'identifie, c'est là sa base réelle du religieux.

Dans le cas chiite, comme aussi dans celui du christianisme d'ailleurs, cette naissance de la religion est vécue presque concrètement par les fidèles et elle comporte une composante très marquée : c'est dans la souffrance subie par le fondateur ou ses partisans que se « relie » le croyant, et cela est vrai aujourd'hui encore, par-delà la durée. Une religion naissante est de plus minoritaire. Et ce caractère de minorité rejoint celui de souffrance. Dans le cadre et avec le point de vue religieux, la souffrance est primordiale, c'est elle qui porte les valeurs morales, le bien et le mal. La notion de classe, d'injustice sociale, en est apparemment proche, mais elle est en réalité étrangère. Il faudra commencer à s'émanciper du religieux pour l'entrevoir pleinement.

Nous garderons donc à l'esprit cette histoire profonde, celle d'un monde chiite historiquement minoritaire, opprimé par des dirigeants sunnites, car sinon, l'on ne peut pas comprendre pourquoi et comment les populations entrevoient les diverses situations et y réagissent.

Surtout, c'est dans cette situation profondément inégale, entre chiites et sunnites, que nous trouvons une explication dans la sensibilité actuelle des populations du Moyen Orient et dans leur implication dans la guerre de religion. Cette guerre de religion cache une guerre de libération. Les chiites, hormis l'exception iranienne, sont soumis, humiliés, spoliés, persécutés, et parfois dans la crainte d'être exterminés. L'Iran est devenu pour eux un espoir de libération d'une situation ancestrale. Le camp sunnite présente les chiites à sa population comme dangereux religieusement, ils pervertissent la religion. On voit bien là que les choses ne sont pas égales.

Ainsi, pour nous, ce n'est pas la religion de l'islam qui serait la cause de la permanence de la guerre. Ce qui explique et suffit largement à expliquer que la guerre perdure, c'est la différence sociale, c'est l'assujettissement des chiites aux sunnites, et c'est le refus des chiites de se soumettre à ce dictat sous emballage religieux. C'est l'importance de l'injustice sociale, enfouie sous les doctrines et les références à l'histoire religieuse, qui explique la virulence dans la guerre qui oppose chiites et sunnites.

Mais, pourrait-on nous objecter, malgré tout, n'y a-t-il pas quand même quelque chose qui provient de l'islam et qui produit cette violence exacerbée ? Car en France également, derrière les guerres de religion, il y avait une forme de domination de la religion dominante, catholique, sur la religion réformée, protestante, minoritaire. En France aussi, on a vu avec la révolte des Camisards des gens pauvres s'insurger contre les persécutions religieuses édictées par le pouvoir royal. Eh bien, nous allons commencer par entrer dans le détail de ce qui a pu se passer dans le cas des guerres de religions en France.

LES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE

Il y a bien eu en France une révolte des pauvres protestants, les Camisards, en 1621, contre les persécutions entreprises contre la religion protestante par le roi Louis XIII. C'est une révolte sans véritable chef, dont il reste des noms : Jean Cavalier, fils de boulanger ; Abdias Maurel, fils de cultivateur. Les révoltés sont peut-être au nombre de 2000. Du fin fond des Cévennes, ils vont obliger l'État à mobiliser plus de 20 000 soldats.

Cet épisode est devenu une légende pour les protestants. C'est lui qui est rappelé pour glorifier la cause protestante, jusqu'à nos jours. Sauf que cet événement est à l'inverse de l'histoire, en France, des guerres de religion. Formellement, il se produit, après les dites guerres de religion. Et surtout, c'est le seul moment où les choses partent d'en bas, dans la population.

Auparavant, les guerres de religion sont au nombre de huit, et toutes sont menées par les nobles les plus élevés de la hiérarchie sociale du royaume. C'est Calvin (1509-1564) qui est la grande figure française qui introduit le protestantisme. Or, il s'adresse à des gens qui savent lire, et il leur écrit à l'aide de l'imprimerie. Et ce sont essentiellement des princes, des aristocraties locales, et la bourgeoisie des grandes villes, qui se rallient au protestantisme.

Les persécutions de protestants ont commencé dès 1534, simplement parce que le roi considérait que cette autre religion pouvait nuire à son autorité. Ainsi, le Parlement d'Aix décide et ordonne le massacre de 3000 Vaudois (dans le Vaucluse actuel) en 1545. Mais la nouvelle religion se répand, malgré la répression. Et c'est parmi les élites, en milieu urbain, auprès de ceux qui ont accès à la culture, bourgeois, artisans, gens d'Eglise, érudits, officiers de justice, qu'elle se propage d'abord. C'est eux qui haranguent les foules. Une partie des officiers chargés de la répression y répugnent, car ils ne sont pas prêts à s'en prendre à des gens de leur monde.

Mais si une partie de ces élites font un choix qui répond aux idées qui leur sont présentées, il faut bien voir que pour un grand nombre, le choix se fait simplement sur le clientélisme nobiliaire. On rejoint le camp du noble auquel l'on est attaché. Ainsi, progressivement, les deux camps auront pour têtes de très grandes familles du royaume : du

côté catholique, les Guise et les Montmorency ; du côté protestant les Condé, les Châtillon, et même certains des Bourbons, famille de sang royal.

La première guerre de religion va éclater en 1561. Les protestants sont alors deux millions, un dixième de la population est qualifié, en France, du terme de « huguenot ». Dans certaines villes, les menaces sur les protestants amènent les chefs huguenots à s'armer et à fortifier les villes sous leur contrôle.

La guerre va commencer après que le roi édicte que les protestants devront se réunir en dehors des villes pour célébrer leur culte. Le duc de Guise, très hostile aux protestants, apprend qu'une réunion se tient dans une grange du village de Wassy (dans la Haute Marne actuelle). Il y lance ses soldats, qui font un carnage : 50 morts, 150 blessés, femmes et enfants inclus. Les chefs protestants réagissent : la guerre est déclarée.

Les protestants, sous la direction des grandes familles nobles, ne se montrent en rien éclairés. Début 1562, ils s'acharnent à détruire chapelles et églises. Ils font du vandalisme pédagogique : « regardez, expliquent-ils, *on peut détruire les croix des faussaires, Dieu ne proteste pas, c'est bien qu'il est avec nous !* » Chaque camp dispose de véritables armées. En un mois, les armées protestantes prennent de nombreuses villes, dont Lyon, Poitiers, Rouen, la seconde ville du royaume.

Une seconde guerre éclatera parce que la liberté religieuse des protestants n'est laissée qu'aux nobles. A ce moment-là, les choses vont se compliquer par une dimension internationale. Les puissances étrangères, hostiles à la France, vont chercher à soutenir la rébellion protestante, dans le seul but d'affaiblir la puissance du pouvoir en France, et avec le calcul d'en tirer au bout de compte la récupération de certaines terres.

Si l'on considère ces positions sur le plan religieux, on notera certes que l'Angleterre est déjà passée à l'anglicanisme. Cette nouvelle religion a été instaurée en 1559 depuis le plus haut de l'Etat, par la reine Elisabeth 1^{ère}. Pour la petite histoire, c'est le divorce du roi Henri VIII qui serait à l'origine de ce changement. Henri VIII était monté sur le trône en 1509, déjà marié avec Catherine d'Aragon. Mais n'ayant qu'une fille, angoissé à l'idée de ne pas avoir de descendant mâle pour héritier, il souhaite divorcer. Sauf qu'il n'en obtient pas l'autorisation, alors nécessaire, par le pape.

En fait, derrière ces querelles d'apparence religieuse ou familiale, c'est toute une guerre d'usure que mène la noblesse anglaise qui, depuis longtemps déjà, multiplie les efforts pour prendre ses distances avec Rome. Elle a déjà obtenu que les tribunaux royaux soient au-dessus des tribunaux pontificaux. De fait, elle lorgne sur les biens et les postes de l'Eglise. En 1534, le Parlement a voté l'Acte de suprématie, qui concentre entre les mains du roi d'Angleterre tous les pouvoirs ecclésiastiques. Le pape n'a dès lors plus d'autorité sur le territoire d'Angleterre. L'affaire du divorce ne sera qu'un prétexte de plus ; il marquera une rupture complète avec Rome.

Que l'Angleterre soutienne la rébellion protestante en France, cela peut donc s'apparenter à un soutien entre religions plus ou moins sœurs. Par contre, l'on voit dans le même temps l'Espagne, fervente catholique romaine, soutenir elle aussi cette rébellion. C'est que, derrière les belles déclarations, se calculent des intérêts bien matériels. L'Angleterre espère reprendre Calais, l'Espagne vise de son côté une partie de la Navarre (au nord-ouest de l'Espagne).

L'on a là un exemple de situation que nous retrouverons de nos jours dans le monde musulman. Une situation où, pour des calculs égoïstes et politiques, un pays d'une certaine confession va en soutenir un autre de confession ouvertement déclarée comme en guerre contre la première.

Pour en revenir aux guerres de religion en France, elles vont durer de manière quasi ininterrompue, pendant trente trois ans, de 1561 à 1594. Le fameux Edit de Nantes, en 1598, souvent présenté comme un modèle de règlement du litige religieux, ne sera pas une véritable solution du problème. Il ne donne en aucun cas une égalité de traitement aux protestants. En fait, comme tout traité de paix, il consacre juste un rapport de forces au moment de sa signature. Et c'est parce que les deux adversaires font chacun de leur côté le même calcul qu'il vaut mieux, pour l'instant, cesser les combats, qu'il est signé.

Avec l'Edit de Nantes, Les Huguenots obtiennent la liberté de conscience, une liberté de culte limitée à certains lieux et certaines conditions, une égalité civile avec les catholiques. Dans quatre villes, les tribunaux sont mi-parties. Enfin, pour se protéger, les protestants ont droit de conserver pour huit ans une centaine de places fortes, ce qui sera renouvelé en 1606.

Mais bientôt, le roi, mettant d'ailleurs en application l'Edit de Nantes, relance le catholicisme dans les régions où il avait été supprimé, en vue de rendre le royaume catholique. Les églises et les biens catholiques sont repris, alors que les protestants restent limités à certains lieux. En 1621, les révoltes protestantes reprennent lorsque le roi veut reprendre le Béarn, et elles reprennent, encore et toujours, d'en haut. Louis XIII va reprendre 80 places fortes. Puis c'est Louis XIV qui va révoquer l'Edit de Nantes. Et c'est parce qu'il ne reste plus de chefs protestants, que la révolte des camisards éclatera comme nous l'avons vue, d'en bas. Elle va durer de 1702 à 1715. On note la différence de langage : cette fois, on ne parle pas de guerre de religion, mais de révolte.

Les soldats du roi vont raser 450 villages, avec la bénédiction du pape. Mais les autorités vont tirer une leçon de cet événement : c'est que la révolte religieuse, lorsqu'elle est vraiment populaire, est un danger autrement difficile à combattre et à maîtriser. Un danger qui risque aussi la contagion. Aussi, à l'avenir, les verra-t-on prendre bien plus de gants et modérer la répression anti-religieuse, pour éviter d'avoir affaire une nouvelle fois à un tel mouvement.

L'Edit de Nantes n'a rien réglé. Jusqu'à la révolution française, le protestantisme est une religion de second ordre. Ce qui règlera le problème, c'est la révolution, c'est 1789 et la déclaration des droits de l'homme. L'article 10, notamment, précise que « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi.* » Surtout, la révolution écarte du pouvoir politique l'Eglise. Tant que le pouvoir politique s'identifiait à une religion, quelle qu'elle soit, des enjeux de pouvoir et de puissance étaient inévitables.

La France a été un temps gouvernée par un roi protestant, avec Henri IV. Cela n'avait pas non plus réglé le problème. Pire, l'arrivée d'Henri IV au trône, en tant que protestant, son mariage avec la catholique Marguerite de Valois (1572) vont exaspérer les extrémistes catholiques, et une partie même de la population catholique, devenue hostile à l'idée d'une réconciliation. C'est peu après qu'est ainsi organisé le massacre de la Saint Barthélémy, qui

finira par contraindre Henri IV de se convertir au catholicisme, avant, de finir assassiné, rue de la Ferronnerie à Paris, par Ravallac, extrémiste catholique (14 mai 1560).

Les puissants avaient eu beau tenter d'écrire une forme de partage de pouvoir, déguisé sous l'aspect de droits religieux, sans cesse la crainte d'un parti d'être spolié ou de voir l'autre gagner en puissance pour telle ou telle raison, suite à telle ou telle décision, était un motif qui rallumait la guerre. Voilà pourquoi il y eut, au total, 8 guerres de religion, sans compter donc la rébellion des Camisards et d'autres soulèvements encore.

C'est seulement le fait d'avoir enlevé à l'Eglise tout pouvoir politique qui a en réalité, mis fin aux guerres de religion, Et si, aujourd'hui, cette guerre a du mal à s'éteindre dans l'islam, c'est également parce que la religion est identifiée au pouvoir et à tous ses enjeux.

Mais nos démocrates occidentaux et autres ne veulent pas voir cette vérité en face, et encore moins la dire : oui, il faudrait une révolution politique et sociale, pour que dans le monde musulman, cette guerre féroce et meurtrière cesse et permette aux blessures de cicatriser. Oui, il faut mettre sur la touche de la vie politique tout pouvoir religieux. Et donc, oui, pour cela, il faut prendre la voie de la révolution sociale, car il faut remettre en cause les privilèges et les immenses propriétés liées aux divers chefs religieux, et que justifie leur religion, dans l'ensemble du monde arabe.

Sans cette action essentielle, qui doit consister à retirer Dieu de la scène politique, l'on peut assister, au nom de ce Dieu, à des comportements épouvantables. Cela n'est lié ni à l'islam, ni à l'Orient. Lorsque la Saint Barthélémy se déclenche, à Paris, l'on assiste à des horreurs. Pour commencer, le 24 août 1572, les catholiques vont extraire du Louvre les nobles protestants qui y sont logés. Une fois sortis du palais, on les emmène dans les rues voisines, où ils sont exécutés. Après quoi, les corps sont rassemblés devant le palais, dénudés, traînés dans les rues et finalement jetés dans la Seine.

Dès le premier jour, Charles IX aurait donné l'ordre de stopper immédiatement les massacres. Mais ceux-ci commencés, c'est comme une pulsion de mort qui s'est emparée aussi de nombre de responsables catholiques et d'une partie de la population. Il est impossible d'arrêter les tueries. Elles vont durer plusieurs jours dans Paris, plusieurs semaines dans le pays. On ne se contente plus de tuer les responsables protestants, on vise carrément à éliminer tout ce qui est protestant. Dans Paris, les maisons des protestants sont pillées. Certains trouvent refuge chez des catholiques, mais du coup, les catholiques suspectés d'abriter des protestants sont fouillés, et risquent à leur tour d'être massacrés. C'est le cas de quiconque montre une hostilité à ce massacre. La fureur et le zèle des tueurs sont tels que l'on massacre également au passage des étrangers, parce qu'ils sont étrangers, des Italiens notamment.

La tuerie touche Orléans dès le 25 août, en septembre elle atteint Meaux, Angers, Saumur, en octobre Bordeaux, Troyes, Rouen, Toulouse, Albi, Valence, Orange. Dans quelques cas, les autorités essayent de protéger les protestants en les mettant en prison. Mais des prisons sont forcées et les protestants alors massacrés, à Lyon, Rouen, Albi. On connaît mal le bilan, estimé à 3000 morts dans Paris, et de 5000 à 10 000 dans toute la France.

Dans l'islam d'aujourd'hui comme dans la chrétienté d'il y a près de cinq siècles, les moyens utilisés par ceux qui veulent gagner la bataille du pouvoir politique et religieux sont les mêmes. Il suffit de creuser un premier fossé de sang pour que le conflit devienne alors interminable, que la réconciliation soit toujours suspecte, et ce sont ainsi les plus radicaux, les

plus violents de chaque camp qui sont les mieux placés, n'hésitant pas à qualifier de traître, d'apostat (qui a abandonné la foi), d'hérétique (partisan d'une doctrine condamnée par les dirigeants religieux), quiconque ne les suit pas dans leurs pires attitudes. La guerre de religion, comme la guerre tout court, est un moyen de s'emparer des racines du pouvoir. Et une fois emparées, celui qui les détient se voit obligé de poursuivre sur la même logique, s'il ne veut pas prendre le risque qu'une autre politique, plus clémentine, le lui enlève.

Voilà. La barbarie n'est pas propre à l'islam, elle est propre à la religion quand la religion est au pouvoir, ou quand elle veut le pouvoir.

LA SCISSION SUNNITE-CHIITE, LES ORIGINES SOCIALES

Nous nommerons ici le prophète de l'islam comme les musulmans le nomment, c'est-à-dire Mohammad, et non pas Mahomet, qui est une version déformée par le français. Le problème qui va mener à la création d'une division au sein de l'islam, c'est la mort de Mohammad, le 8 juin 632.

Mohammad a réalisé une œuvre étonnante. Il a réussi à propulser un peuple, les Arabes, jusque-là divisés en clans et en tribus, se faisant plus ou moins la concurrence ou la guerre depuis des lustres, en un peuple uni, qui doit obéissance aux lois qu'il instaure, sous l'inspiration du Dieu unique, dont il pense qu'il les lui a révélées. Grâce à quoi, en à peine dix ans, les Arabes vont constituer un véritable empire. Ils sauront développer une civilisation originale, l'amenant à ce qu'on l'on nomme aujourd'hui l'âge d'or de l'islam, cinq siècles au cours desquels cette civilisation fera briller aussi bien la philosophie, la littérature, l'économie que les arts, la médecine, les mathématiques ou l'astronomie, du milieu du 8^e au milieu du 13^e siècle.

Les origines de Mohammad sont un peu compliquées. Certes, il est issu d'une tribu importante, les Quraych et son père a été gouverneur de la Mecque, et intendant du sanctuaire de la Kaaba. Mais ce père meurt avant sa naissance. Sa mère décède lorsqu'il a six ans. Pauvre personnellement arrivé à l'âge adulte, il devient un notable de la Mecque en se mariant avec Khadīja, une riche veuve.

Lorsque Mohammad s'imagine que Dieu s'adresse à lui, c'est pour apporter de l'ordre dans un monde chaotique, aussi bien pour son peuple, les Arabes, qu'autour de lui. Les Arabes sont un peuple qui s'entredéchire ; organisé en clans liés à des tribus, ses valeurs traditionnelles sont le courage et l'honneur de l'homme et du clan ; on n'a de comptes à rendre qu'à son milieu familial ; la religion est païenne, souvent autour de divinités qui accompagnent les déplacements du groupe. Autour de l'Arabie, deux empires, l'empire perse et l'empire byzantin, sont en train de sombrer dans le chaos.

Mohammad pense nécessaire que les Arabes aient une loi commune, et pour cela il imagine qu'ils soient une communauté des croyants en une nouvelle loi, qui est en même temps une nouvelle religion, ce qui est une nouvelle manière de voir, qui dépasse et s'impose au-dessus des clans et des tribus : ainsi la communauté sera ordonnée, c'est la *umma*. Les débuts de Mohammad sont lents et difficiles. Son discours est mal reçu à la Mecque, riche ville où vivent des familles de commerçants qui ont plutôt réussi. Le langage de Mohammad remet en cause leur pouvoir. Ils vont l'obliger à quitter la ville.

Il doit s'en aller vers Médine, mais il a avec lui un noyau de jeunes qu'il a convaincus. Ensemble, ils sauront lier des alliances avec des commerçants à qui ils font miroiter les avantages d'un Etat puissant protégeant les affaires, ou avec des chefs de guerre à qui ils font miroiter les fruits des butins à récupérer lors des combats pour la nouvelle cause.

Très vite, les nouveaux conquérants vont découvrir à quel point les empires perse et byzantin sont fragiles, et surtout à quel point les populations qui s'y trouvent, notamment juive et chrétienne, les détestent. Ils sont accueillis à bras ouverts. Ils mettent au point une stratégie offensive, lançant leur cavaliers à cheval ou en chameau, à travers le désert, pour fondre par surprise sur une ville et s'en emparer. Les conquérants vont faire un choix décisif : ils ne toucheront pas aux administrations des régions conquises, ils respecteront les religions du Livre, les juifs et les chrétiens, et un moment aussi les zoroastriens perses. Par contre, ils exigent le paiement d'un impôt, en échange de la protection qu'ils octroient désormais. Ils confisquent les terres des Etats ou des aristocrates qui refusent de se soumettre.

Un problème, cependant, transparait. Des frictions ont lieu entre les diverses armées musulmanes, certaines se jugeant lésées lors du partage du butin et des fruits de la conquête, sous forme de terres ou autres richesses. Du vivant de Mohammad, ces querelles restent limitées, peut-être du fait de l'autorité de celui-ci. Le jour où Mohammad meurt, les dissensions éclatent au grand jour, et se révèlent profondes. Sa succession est immédiatement un enjeu de pouvoir et cause une première division.

Le problème est si grave que son corps est littéralement à l'abandon, gardé de côté durant trois, peut-être quatre jours, alors que sous ce climat, on enterre un corps le lendemain du décès. D'un côté, les proches de la famille du prophète, restent prostrés, enfermés. Il y a Fatima, la fille adorée de Mohammad, et il y a Ali, son mari, qui est aussi cousin et gendre de Mohammad. Ils ont deux enfants de 6 et 7 ans, Hussein et Hassan.

D'un autre côté, en dehors de la maison du Prophète, affluent ceux qui veulent le pouvoir. Chacun avec sa légitimité : Abou Bakr, le père d'Aïcha, épouse de Mohammad, grand seigneur, âgé de 64 ans, il est le candidat des notables de La Mecque. Il veut le pouvoir. Mais les Médinois de souche, se souviennent que La Mecque avait expulsé Mohammad et refusent que le pouvoir soit accaparé par La Mecque, ils choisissent Ali, le gendre de Mohammad, le mari de Fatima, le père de Hussein. Ces trois-là, Ali, Fatima, Hussein, deviendront les martyrs des futurs chiites.

Ali est dépassé, par la mort de Mohammad, mais aussi, semble-t-il, par la férocité de ceux qui veulent le pouvoir. Il refuse de batailler pour le pouvoir. Peut-être aussi parce qu'il craint instinctivement une division, il reste en retrait. Les marchandages sordides vont bon train. Abou Sofyan, quelqu'un qui avait combattu Mohammad, se voit proposer la Syrie, en échange de son choix pour Ali. Il va voir Ali et lui promet une armée immense s'il prend le pouvoir. Ali ne bouge pas, il attend. Il considère sans doute que c'est dans l'unité, au nom de l'umma, qu'il doit accéder au pouvoir, pas dans le conflit. Mais c'est une nouveauté, dans le jeune monde musulman, que d'imaginer une descendance de type royal, sous une forme héréditaire. C'est un système inconnu dans le monde tribal, où le pouvoir est formé par une assemblée, le conseil des anciens. Exaspéré, Abou Sofyan change de camp et va proposer ses services à Abou Bakr.

Et c'est ainsi qu'Abou Bakr devient le premier successeur de Mohammad, le premier calife. Il a le soutien d'Omar, guerrier redoutable, et lui aussi riche aristocrate de La Mecque.

Omar ira exiger de Fatima et Ali qu'ils prêtent serment à Abou Bakr, les menaçant d'incendier la maison, celle de Mohammad, s'ils ne lui ouvrent pas.

Se dessine donc une carte sociologique : le pouvoir est pris par les aristocrates les plus riches. Vieux réflexe commun à la bourgeoisie que nous connaissons bien : ne jamais laisser le pouvoir vide, s'empresser de le prendre ou d'y placer les siens. Dans le cas de ces aristocrates guerriers de La Mecque, c'est aussi sans doute pour eux une revanche, après que Mohammad, qu'ils avaient commencé, on s'en souvient, par rejeter, leur ait au final imposé sa nouvelle religion et instauré un pouvoir supérieur aux leurs. Par contre, du côté de la famille du prophète, c'est une toute autre attitude qui prévaut ; ce que l'on veut garder, c'est l'esprit du prophète, de celui qui a su unir les musulmans. C'est qu'il n'y a guère de richesse de ce côté-là.

Martine Gozlan décrit bien la division qui s'instaure selon les sentiments des uns et des autres. : « *Ni Ali ni Fatima n'ont prêté serment (à Abou Bakr). La déchirure commence (...) Le spectacle est vertigineux. Du côté d'Abou Bakr, le pouvoir et les stratégies de conquête. Du côté d'Ali, l'émotion pure, l'intime, la douleur nue. Deux conceptions de l'islam sont en train de surgir. Du côté d'Ali, la proximité avec la mort, le deuil absolu, le partage de l'affliction, le dégoût des luttes pour le pouvoir temporel qui vous trompe, vous lâche.* »

Les sentiments, en matière de religion, jouent un rôle essentiel. Et en même temps, ils traduisent une part de la réalité. Cette réalité, c'est tout de même deux camps qui diffèrent profondément selon leur rang social. D'un côté, l'on aura les hommes de pouvoir, de conquête, de grands aristocrates. De l'autre, c'est une famille éplorée qui, sans être non plus du prolétariat, fait pâle figure en comparaison des premiers. La seule possession, c'est un morceau de terre que possède Fatima, quelques arpents, à Fadak, près de Médine, qui ont été légués par Mohammad à sa fille. Ali, cousin de Mohammad, élevé sous le même toit, n'a pour possession que son bouclier, et une épée à deux pointes, dite miraculeuse, que lui a donné Mohammad à sa mort.

« *Une sainte famille dénuée de tout, écrit Martine Gozlan. Bien qu'elle appartienne au même clan que les compagnons du Prophète, les Quraychites, elle ne possède aucune richesse. A la Mecque, Mahomet était pauvre parmi les pauvres. Orphelin, il n'a dû sa survie économique qu'à sa première épouse, Khadija. Les premiers à l'avoir rejoint dans sa prédication étaient des affranchis sans le sou. Des transfuges, des immigrés (...) La révolution sociale prophétique s'est structurée contre les nantis de La Mecque.* »

« *Voilà fixée à jamais la sensibilité de ceux qui prendront son parti, les shia, les « partisans », ce qui s'entendra toujours, par extension, comme les partisans d'Ali, les chiites. Du côté d'Abou Bakr, le pragmatisme froid, l'autorité sans partage, la volonté implacable de structurer une majorité. Voilà fixé le choix de ceux qui, à sa suite, organiseront la domination de l'islam, les sunnites.* » Et M. Gozlan ajoute : « *Sphère d'Ali : celle des foules drapées de noir qui, aujourd'hui comme hier, convergent vers les tombeaux pour se perdre dans une souffrance extatique. Sphère d'Abou Bakr : celle des guerriers de la conquête, du jihad des premiers âges à l'immense empire musulman unifié autour d'une seule version du Coran.* »

Les choses auraient tout à fait pu s'estomper et cette divergence circonstancielle sur la succession de Mohammad être vite oubliée. Mais les choses ne vont pas du tout se passer ainsi. C'est que les partisans de la famille jugent que le pouvoir a été volé. Ils se jugent être

les véritables missionnaires, transmetteurs du message du prophète, et se vivent comme traqués par des faussaires au pouvoir. Loin d'oublier ce qui s'est passé à la mort de Mohammad, les partisans d'Ali vont au contraire travailler, élaborer une théorie, qui en religion se dit théologie. Ils vont par exemple ériger en principe essentiel la transmission héréditaire, que n'ont pas respectée ceux qui ont choisi Abou Bakr. Ils trouveront dans le Coran des passages pour soutenir cette thèse.

Mais, comme souvent dans le Coran, les formules sont elliptiques, et sujettes à controverse, quand on ne trouve pas aussi une chose et son contraire : « *D'après le Livre de Dieu, la parenté a la priorité sur les liens existant entre les croyants et les émigrés* » (sourate 33, verset 6). Et encore : « *Ceux qui sont liés par la parenté sont encore plus proches les uns des autres* » (sourate 8, verset 75). Plus le temps avance, plus les partisans d'Ali se pensent investis du message de Mohammad. Surtout, plus le temps avance, et les pratiques de pouvoir vont les convaincre que ceux qui sont au pouvoir sont des usurpateurs.

Fatima est désespérée par le statut indigne fait à la famille. Elle s'est même vue refuser par Abou Bakr de récupérer la terre qu'elle avait en héritage de Mohammad, alors qu'elle avait en mains le testament rédigé de sa main. Elle meurt six mois après lui. Sa défiance du pouvoir est telle qu'elle a demandé à Ali de l'enterrer en un lieu secret, ce qu'il fera. Cette affaire de la terre de Fadak, tous les chiites d'aujourd'hui la connaissent. A partir de cet épisode, ils vont élaborer une législation précise concernant l'héritage des femmes. Alors que les majoritaires sunnites n'accordent aux filles que la moitié de la part qui revient aux fils, les chiites vont instituer une égalité pour la succession. « *Dans le droit chiite, les femmes du même degré de parenté ont les mêmes droits que les parents mâles* » (Amir-Moezzi et Jambet). C'est un premier pas où l'on observe une orientation si ce n'est révolutionnaire, du moins nettement progressiste sur le plan social par rapport aux usages et aux mentalités des dirigeants de l'époque. Fatima est pour les chiites une héroïne, celle qui a tenu tête et dit non au pouvoir illégitime des plus forts.

C'est donc Abou Bakr qui règne entre 632 et 634, il islamise de force la péninsule arabique. Lui succède un proche, Omar, jusqu'en 644. Lui commence à étendre les conquêtes : Jérusalem, Damas, Alexandrie et la Perse. Le troisième calife, Othman, se charge de faire rédiger une version définitive et unique du Coran.

Plusieurs raisons ont motivé Othman. Il faut unifier les régions conquises en s'appuyant sur un texte unique. Et puis, il y a ces partisans de la famille de Mohammad qui ne cessent de contester les califes en place en essayant de s'appuyer sur diverses versions du Coran. De plus, « *l'état extrêmement rudimentaire de l'écriture arabe de l'époque autorisait les lectures les plus diverses du texte et chacun pouvait ainsi trouver des arguments légitimant ses prétentions* », explique Djamel Kouloughli (*L'Arabe, Que sais-je ?* 2007). Aujourd'hui encore, on n'écrit pas les voyelles, bien souvent dans les livres et les journaux. Or, à une voyelle près, un mot peut changer totalement de sens. La manière d'écrire va donc subir des réformes. Finalement, une version unique du Coran va en sortir, d'où il a été retiré toute possibilité de lire une éventuelle désignation d'Ali pour la succession de Mohammad. Après quoi, toutes les anciennes versions sont détruites. Subsiste un unique verset qui nomme la famille sainte : « *Ô vous les gens de la Maison, Dieu veut seulement éloigner de vous la souillure et vous purifier totalement* » (sourate 33, verset 33).

A partir du 10^e siècle, les chiites cesseront de contester ce nouveau Coran, pour ne pas prêter le flanc à la répression, et pour préserver l'unité du monde musulman. Mais jusque là,

ils répèteront que le Coran du 3^e calife est falsifié. « *Seul Ali, le vrai initié et héritier de Mohammad et son plus intime ami et secrétaire, détenait une recension complète de la Révélation* », expliquent M.A. Amir-Moezzi et C. Jambet, qui ont travaillé pendant des années sur les plus anciens textes chiites. Ce vrai Coran aurait été « *près de trois fois plus volumineux* » que celui que nous connaissons. Parmi les textes disparus, de nombreux fragments disaient noir sur blanc la trahison des compagnons du prophète et on trouvait des versets sur la mission divine dont était chargée la sainte famille (Ali, Fatima, Hassan et Hussein). Selon ces anciens textes, le Coran intégral fut caché par Ali, et transmis ensuite en secret d'imam en imam, jusqu'au douzième imam, qui l'emmena avec lui dans ce que les chiites appelleront son « *occultation* ». Nous y reviendrons.

Pour l'heure, sous le règne assez long d'Othman, les mécontentements se multiplient. Il y a ceux qu'Othman écarte de certains postes pour y placer des membres de sa famille ; il y a ceux qui lui reprochent de modifier les rites du pèlerinage, il y a les pauvres qui le détestent pour la belle vie qu'il mène ostensiblement, vie qui est l'opposé, selon eux, de celle modeste du prophète.

L'IMAM, UNE SUCCESSION DIVINE

C'est ici que nous demanderons au lecteur de prêter une attention un peu nouvelle, dans un monde religieux et moyen-âgeux qui peut paraître déroutant.

Ali, lui, n'a toujours pas changé d'attitude. Il ne revendique rien, il attend son heure. Elle semble venue lorsque, soudain, en 656, Othman est assassiné, par des guerriers qui ont jugé son train de vie trop luxueux, et qu'il accordait un peu trop de faveurs à sa famille. Ainsi, 25 ans après la mort de Mohammad, Ali, représentant de la famille du prophète, lui succède ; c'est le quatrième calife. Pour les chiites d'aujourd'hui, il est un autre héros. Le théoricien de la révolution iranienne de 1979 Ali Shariati, dira de lui : « *Ali s'est tu pour l'unité de l'islam et il a supporté le gouvernement de ces gens-là. Pendant ces vingt-cinq ans d'attente, ce héros qui auparavant massacrait les ennemis de son épée sut se taire et rester inerte. Il voyait qu'on attaquait sa maison et qu'on insultait son épouse, mais il gardait le silence !* »

C'est cette arrivée au pouvoir qui va déchirer cette fois ouvertement l'islam, selon la ligne que nous avons entrevue. C'est la *fitna al-kubra*, la grande discorde. A peine en place, Ali est accusé d'être impliqué dans le meurtre d'Othman. Celui qui l'accuse est du même clan qu'Othman, un omeyyade. En fait, le meurtre d'Othman a été préparé par des insurgés très bien organisés, sa maison assiégée durant plusieurs semaines, et il a été égorgé, son sang giclant sur le Coran sur lequel il priait. Ali, enfin calife, redevient le guerrier qu'il était. Il commence par lancer son armée contre celle du bras droit d'Othman, Muawiya, qui ne pense qu'à le venger. Cette fois, l'islam est à la veille d'une scission durable.

Ce sera la bataille du Chameau. Ce nom vient de ce que, dans le camp d'Othman, se trouve la veuve du prophète, Aïcha. Car Aïcha avait été humiliée par Ali, alors qu'elle était jeune épouse de Mohammad. Un jour où elle devait le suivre lors du déplacement d'une caravane guerrière, elle s'était attardée pour chercher dans le sable un collier qu'elle avait perdu. Elle n'avait rejoint la caravane que le lendemain, emmenée sur le cheval d'un beau Bédouin. Et Ali l'avait alors accusée d'adultère. Mahomet avait voulu calmer les choses, et créa une loi disant qu'aucune accusation d'adultère ne sera prise en compte par le Coran, à

moins que l'on produise quatre témoins ayant assisté eux-mêmes aux ébats. Aujourd'hui encore, dans les mosquées sunnites, on accuse les chiites d'insulter la femme du prophète.

C'est donc en « *mère des croyants* » qu'Aïcha est présente dans le combat aux côtés des omeyyades et contre Ali. Cinquante mille guerriers vont s'affronter, près de Bassora, dans l'actuel Irak. C'est un carnage, qui se solde par 6 à 10 000 morts. Ali l'emporte, voici ce qu'il déclare : « *Vos mœurs sont abjectes, vos pactes déloyaux, votre religion hypocrite, votre eau saumâtre. Celui qui habite parmi vous se trouve engagé par son péché, et celui qui s'éloigne de vous est atteint par la miséricorde divine...* ». Mais le camp omeyyade ne s'avoue pas vaincu : nouvelle bataille, un an après. Ali a le dessus, alors Muawiya va avoir recours à une ruse : il accroche des versets du Coran aux lances de ses guerriers. Ali n'ose continuer à faire couler le sang ; il accepte un traité de paix provisoire. La bataille a fait 40 000 morts.

Mais cette fois, ce sont les propres soldats d'Ali qui sont furieux : tant de sang versé pour ne pas en finir définitivement avec Muawiya ! ils lui reprochent son esprit de compromis. Ceux-là vont s'éloigner de lui, et vont former une troisième communauté de croyants de l'islam, les kharidjites, « *ceux qui sont sortis* ». Et c'est l'un d'eux, en 661, qui va assassiner Ali, à l'aide d'un sabre empoisonné. En fait, les kharidjites tentent de tuer Ali et Muawiya, mais celui-ci avait un bon médecin, qui sut lui administrer un contre poison efficace. Ali meurt, et comme le prophète, il ne laisse pas de successeur. Il est enterré à Najaf, dans l'actuel Irak. Son mausolée est un des lieux de pèlerinage les plus importants du chiisme actuel.

Fin de l'histoire ? pas du tout ! De la famille du prophète, subsistent les fils d'Ali, Hussein et Hassan. Ceux qui restent de la famille sainte sont dans la pauvreté. Hassan n'a pas un tempérament guerrier, il tente un accord pour pacifier les relations avec Muawiya. Il demande par exemple qu'on cesse de faire maudire le nom d'Ali lors de la grande prière dans les mosquées. Muawiya refuse et fait empoisonner Hassan, par sa propre épouse, Asma, en échange d'argent et de la promesse d'épouser le fils de Muawiya, Yazid. Et, doublement prudent, Muawiya fait également tuer Asma.

A la hargne violente pour l'accaparement du pouvoir s'ajoute une détermination dans la volonté religieuse d'éliminer l'autre, qui ne cesse pas un instant, pas même contre un mort. Alors que le corps de Hassan est mis en terre, surgit Aïcha, l'ex-femme du prophète, encore une fois sur un chameau, et elle interdit les obsèques, en affirmant que le terrain où cela se passe est à elle. Ses hommes lancent une pluie de flèches sur le cercueil.

Reste à éliminer l'autre fils d'Ali, Hussein. En fait, Muawiya envisage de négocier avec Hussein pour qu'il reconnaisse enfin le califat omeyyade. Seulement Muawiya transmet à ce moment-là le pouvoir à son fils, Yazid. Et Yazid ne pense qu'aux femmes, aux banquets, à la chasse, tout ce qui révolte Hussein. Il est hors de question pour Hussein de prêter serment à un tel individu.

La situation va donc mener au conflit ouvert. La majorité des partisans chiites se trouve en Irak. Le califat de Yazid et des omeyyades est à Damas. Hussein espère et attend des renforts promis par la ville de Koufa, au sud de Bagdad, en vue de renverser Yazid l'imposteur. Mais ceux qui tentent de mener la révolte à Koufa échouent. Et la population, terrorisée de voir les têtes des meneurs jetées devant la mosquée, ne bouge pas. C'est cette supposée lâcheté qu'expient chaque année des chiites, le 10 du mois du muharram, en se flagellant jusqu'au sang au cours de la fête de l'Achoura.

Hussein et ses partisans sont peu nombreux. Après avoir erré dans le désert, ils font halte à Kerbala (dans l'Irak actuel). Une vingtaine d'années après la bataille qui avait vu Muawiya vaincre Ali, ce sont cette fois leurs enfants, Hussein le fils d'Ali, Yazid le fils de Muawiya, qui se retrouvent pour se combattre à Kerbala. Cette nouvelle bataille va devenir une légende qui consacre pour des siècles le combat des chiites contre les sunnites : c'est en octobre 680. De nos jours, chaque année, des millions de pèlerins chiites se rassemblent à Kerbala. Hussein ayant refusé de reconnaître Yazid comme calife, il est immédiatement décapité, sa tête est montrée et virevolte dans la joie des combattants sunnites victorieux. Son corps est piétiné par les chevaux. Aujourd'hui, les pèlerins posent leur front à l'endroit même où Hussein a été décapité.

Muawiya se proclame « prince des croyants », c'est le cinquième calife. Sous Saddam Hussein, le pèlerinage de Kerbala était interdit, mais dans chaque foyer chiite, on se racontait dans le menu détail la géographie torride de la région, les cavaliers terrifiants qui piétinaient les corps. Hussein décapité est une sorte de Christ pour les chiites. Dans le monde chiite, des Dvd circulent qui mettent en scène ces événements avec des acteurs.

Parmi les survivants de la bataille, la sœur de Hussein, Zeynab, défie Yazid, mais celui-ci ne la tue pas. Elle doit prendre la route de la Syrie, sans voile, ce qui est une humiliation terrible pour une femme de la famille du prophète. Du coup, les chiites vont totalement proscrire le dévoilement des femmes, mêlant ainsi les actes présents à la mémoire du chiisme des origines, gardant aussi en quelque sorte les plaies ouvertes. Le tombeau de Zeynab est situé dans la banlieue de Damas, il a été restauré par la famille Assad, qui appartient à la branche alaouite des chiites. C'est le rendez-vous des chiites de Syrie. Kerbala est une coupure définitive de l'islam.

LE CHIISME, ELEMENTS DE THEOLOGIE

Il n'est pas dans notre habitude d'entrer dans la théologie et on excusera les erreurs que nous pouvons faire dans ce domaine qui nous est plutôt étranger. Mais on ne peut pas comprendre comment le chiisme s'est maintenu et a pu survivre et se développer au fil des siècles, si l'on n'a pas aussi une petite idée de son idéologie, si l'on ne regarde pas le contenu des textes, des croyances.

On découvre alors chez les penseurs chiites une forme d'intelligence dialectique assez étonnante. Les chiites se sont vus voler leur texte sacré, le Coran, réécrit et monopolisé par les sunnites ? Ils vont imaginer tout un domaine de pensée à ce sujet : c'est « l'interprétation », le *tawil*. Derrière le texte écrit, il y a un sens caché, une interprétation à trouver, et c'est la recherche de ce sens qui est l'objet même de la connaissance islamique. « *C'est au cœur de ces perles, nacre enfouie sous l'océan des mots, écrit M. Gozlan, que se perpétue la parole miraculeuse d'Ali et de ses descendants, ces imams dont les tombeaux parsèment l'Irak et l'Iran. L'interprétation, fil d'Ariane du chiisme, mène tout droit aux héritiers de Fatima, réceptacles de la pureté qui montrent aux foules de Kerbala en larmes la voie des lendemains chantants. L'interprétation crée un second Coran, en perpétuel devenir* ».

Va en découler une différence fondamentale entre le sunnisme et le chiisme. « *A la différence de l'islam sunnite, majoritaire, pour lequel, après la mission du dernier Prophète, l'humanité n'a plus rien de nouveau à attendre, le chiisme maintient ouvert l'avenir en*

professant que, même après la venue du “Sceau des Prophètes”, quelque chose est encore à attendre. » (Henri Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi*). Ali lui-même le disait : « *Le Coran est une écriture cachée entre deux couvertures ; il n'a pas une langue qui parle mais a besoin d'un interprète* ». C'est la mission que se donne le chiisme, interpréter le Coran. Et c'est ce que le sunnisme va au contraire répudier à tout jamais, et qualifiera d'hérésie cette « interprétation » par les vaincus.

Entre sunnites et chiites, les différences sont partout. M Gozlan pose la question « *Y a-t-il deux islams ?* » Pour Antoine Sfeir, la réponse est claire : ce sont deux religions différentes. De fait, chaque fois que l'on trouve un point commun, se cache derrière lui une divergence. Ainsi, la famille du prophète est évidemment vénérée par les sunnites. (Seuls des wahhabites, l'actuel sunnisme d'Arabie saoudite, se permettent de cracher ouvertement sur Fatima, Hassan ou Hussein, selon Amir-Moezzi et Jambet). Mais pour les sunnites, ils ne sont pas pour autant au centre de la religion, ils ne sont pas des manifestations de Dieu. Et même, pour les sunnites, les chiites font une hérésie en confondant Dieu avec ses créatures.

Chez les chiites, le rapport à certains humains, choisis par Dieu, prend une importance au contraire considérable. Importance qui atteint un sommet dans la figure de l'imam. Alors que chez les sunnites, un imam peut être aussi bien un chef, un dirigeant, un savant religieux ou juste celui qui dirige une prière collective, chez les chiites, c'est un titre quasiment sacré.

Pour les chiites, on a commencé à le dire avec l'idée d'interprétation du Coran, toute réalité, même la plus banale, le chant des oiseaux, la pluie qui tombe du ciel, toute réalité possède au moins deux niveaux : le niveau manifeste, apparent, et un autre niveau, secret, caché sous le niveau apparent, et qui peut à son tour cacher d'autres niveaux secrets. Les termes qui disent le mieux cette double réalité, sont « exotérique » et « ésotérique ». est exotérique ce qui, dans une doctrine philosophique, peut être enseigné et dit en public. Si l'on pense qu'une doctrine n'a pas à être divulguée, mais doit être réservée à certains initiés, elle est ésotérique. Cette idée peut paraître étrange à notre époque où tout le monde parle de démocratie. Mais l'idée et le mot apparaissent dans la Grèce antique. L'ésotérisme désigne des enseignements réservés à des initiés. Et cette manière de voir se retrouve dans les trois monothéismes. Chacun aura ses ésotérismes : divers courants dans le christianisme, le soufisme dans l'islam, la kabbale dans le judaïsme.

Donc, l'imam, chez les chiites, est celui qui fait le lien entre l'exotérique, ce qui est manifeste, et le caché, l'ésotérique. Les chiites reconnaissent les divers prophètes, Adam le premier, puis Hénoch, Noé, Abraham, Joseph, Moïse, Salomon, Jésus et enfin Mohammad. Et tous, ont été accompagnés d'un ou plusieurs imams. L'ensemble forme une grande famille, les « Amis de Dieu ». Le prophète, envoyé de Dieu, connaît, évidemment, les deux niveaux, exotérique comme ésotérique. C'est donc l'imam qui est chargé de faire connaître, derrière le niveau des lettres, du Livre, la réalité cachée, son esprit.

Les chiites, qui ont ainsi le privilège de pouvoir connaître ce niveau sacré de la connaissance, se considèrent donc comme une minorité en quelque sorte privilégiée par Dieu lui-même, celle qui a accès à la véritable connaissance. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient minoritaires. La force de cette religion est sans doute dans cette idée. Un peu comme celle du peuple élu chez les juifs, elle permet à une minorité de tenir face aux adversités et surtout face à la majorité, en se situant mentalement d'une manière qui donne un sens fort à son existence, s'échappant ainsi du monde réel où ils sont persécutés.

Parmi les idées dont se dote le chiisme, il faut en noter une dont on entend parler en Occident comme d'une sorte de perversité, c'est celle de dissimulation. Mais si l'on a présent à l'esprit que la réalité concrète du chiite, c'est au mieux la tolérance, et bien souvent l'oppression et la persécution, on comprend aisément que la religion ait établi qu'on ait le droit, lorsque sa vie est mise en danger, de pratiquer ce que la théologie va appeler la « *dissimulation tactique* », la *taqiyya*, et de se faire passer pour des sunnites ordinaires.

Les chiites ont une vision dualiste du monde. Depuis la création, l'histoire est un combat entre les forces du Bien et celles du Mal, entre la lumière et l'obscurité. L'œuvre de l'imam est d'aider à approcher du Bien, en accédant à la connaissance, par son interprétation. L'ignorance ne peut que se retrouver du côté du Mal. Depuis la création, le monde a été gouverné soit par Dieu, soit par Satan. D'un côté, l'œuvre de Dieu, et des Amis de Dieu, ses envoyés, entourés des imams. De l'autre, le Mal, un monde de ténèbres, de méconnaissance et aussi d'injustice. On imagine l'écho que pouvait avoir le terme de « Satan », utilisé par Khomeiny et son régime pour qualifier l'impérialisme américain. Et au cours de toute l'histoire, depuis la création, les initiés, persécutés, marginalisés, comme le sont maintenant les chiites, ont été les seuls à tenir tête aux forces du mal, toujours majoritaires et dominantes.

Sauf qu'un espoir existe, pour les chiites. Arrivera un Sauveur final, le Mahdi, qui vaincra définitivement les puissances du Mal. Lui seul pourra venir à bout des Guides de l'injustice, qui trompent la majorité des croyants, majorité qui, bien que se soumettant au texte littéral de la religion, ne croit pas à l'existence d'un esprit caché. Et de ce fait, ayant amputé la religion de ce qu'elle a de meilleur et de plus profond, elle se condamne à la décadence et à la violence.

Qu'il le veuille ou non, volontairement ou involontairement, ne serait-ce que parce qu'il veut rester neutre ou indifférent, chaque être humain participe à cette guerre du Bien et du Mal. Le rôle de l'imam, qui transmet de par sa personne et sa science ces vérités secrètes, est donc fondamental. C'est à lui que l'on doit de ne pas se noyer dans le monde des ténèbres.

Cette quasi idolâtrie de l'imam va avoir pour résultat une sorte de fragmentation au sein du chiisme, en fonction de l'importance que peut accorder telle ou telle partie de la population à tel ou tel imam, surtout et essentiellement au moment de sa mort. Faut-il alors considérer cet imam comme le dernier, c'est-à-dire celui qui reviendra, plus tard, pour assurer la voie du fidèle vers la Fin du Monde ? Ou simplement sa mort sera suivie de la présence d'un nouvel imam, ce qui peut signifier alors qu'il faudra attendre d'autant plus la survenue de la Fin des Temps ? La question va se poser et se reposer presque à la mort de chaque imam, provoquant alors une scission, selon le choix de la réponse.

DOUZE IMAMS ET TROIS SIECLES DE CONSTRUCTION CHIITE

Pour tous les chiites, Ali, s'il a été le quatrième calife, a d'abord et surtout été le premier imam. Orphelin, se trouvant dans une famille très appauvrie, il avait été adopté par Mohammad. L'un des tout premiers à se convertir à sa nouvelle religion, alors qu'il était enfant, il devient déjà son compagnon le plus intime. Sa désignation comme successeur à Mohammad est une absolue évidence, pour les chiites. Ali est donc non seulement un imam, mais le premier, le père des imams suivants. Son importance est telle qu'on le considère comme, lui aussi, possédant une vérité cachée : il y a l'imam terrestre dont on a dit ici un peu

l'histoire. Et il y a, caché en lui et secret, un imam cosmique, face ésotérique seulement révélée par Dieu.

A côté d'Ali, Fatima jouit d'une image extraordinaire auprès des chiïtes, une image proche de la Vierge des chrétiens. La Vierge est d'ailleurs l'un de ses noms. Elle est la « mère » de la suite de la lignée des imams. Hassan et Hussein, sont les deuxième et troisième imams. Hussein, enterré selon la tradition à Kerbala, est l'objet du pèlerinage le plus impressionnant. Il symbolise « *le refus d'une vie d'humiliation, le courage devant la souffrance, le mépris de la mort, la dignité* » (Amir-Moezzi, Jambet). Son exemple sera repris durant des siècles, lors de multiples insurrections contre des gouvernants corrompus, injustes.

Pour les Chiïtes, Hussein connaissait sa fin, puisqu'il connaissait la partie cachée ésotérique, du passé comme du futur. Il fit donc le don de sa personne pour la lutte du Bien, et son attitude a servi à démasquer les forces de l'ignorance ténébreuse, qui prétendaient être les gardiens de la religion, et se sont dévoilés des faussaires.

Son fils, un des rares rescapés de Kerbala, sera le quatrième imam. Lui, ne mènera plus le combat contre le pouvoir sunnite. C'est une attitude qui reviendra par intervalles dans le monde chiïte : on voit le pouvoir comme corrompu et même comme corrupteur, et on préfère donc s'en écarter, et attendre la Fin des temps qui nettoiera la société de toutes injustices. Les auteurs que nous avons utilisé ont appelé cette attitude « quiétisme » (bien que ce terme prend un sens encore différent dans le cas de la religion chrétienne). Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas des mouvements d'insurrection dans le monde chiïte.

Ce quatrième imam eut à son tour des enfants, parmi lesquels nous devons nous arrêter sur l'un d'eux, Zayd ibn Ali, le cinquième imam. Nous sommes alors au milieu du 8^e siècle. Zayd et son fils sont tués dans des insurrections violentes contre les derniers Omeyyades. De cette période va naître un courant chiïte particulier : « *les chiïtes à cinq imams* » ou zaydites. Ils renient la vision du caractère héréditaire des imams, et considèrent que le véritable est celui qui, les armes à la main, s'insurge contre le pouvoir injuste. La répression contre eux sera féroce, les obligeant à se réfugier dans des régions reculées de l'Irak. Ils créent au 9^e siècle un petit zaydite au nord de l'Irak, et un autre au Yémen.

<p>Ce courant zaydite du Yémen existe de nos jours encore. Leur nombre est estimé à 5 millions, la moitié de la population yéménite. Il s'en trouve également au sud de l'Arabie. Ce courant, contrairement aux autres courants chiïtes, rejette l'idée d'infaillibilité de l'imam, et ne croit pas en l'idée d'imam caché ni à son retour. N'importe quel religieux peut diriger la communauté, sans forcément appartenir à la sainte lignée, pourvu qu'il ait la capacité de la défendre.</p>

Mais le chiïsme majoritaire ne reconnaît pas Zayd comme imam. Pour eux, le cinquième imam, c'est Muhammad al-Bakir.

D'après l'ouvrage *Qu'est-ce que le chiïsme ?* de Amir-Moezzi et Jambet, une grande partie des doctrines chiïtes seraient de son fait ainsi que du sixième imam. Là, nous nous contenterons d'énumérer : le couple Alliance sacrée / Dissociation sacrée, deux idées respectivement dévolues aux imams et à leurs adversaires ; le devoir de la garde du secret (taqiyya) ; la définition d'un nouvel imam par le fait qu'il descend de Fatima, qu'il détient la connaissance et par un texte explicite de l'imam précédent ; l'égalité du rang de l'imam et du prophète dans la transmission des traditions sacrées ; l'élaboration systématique d'un droit

spécifiquement chiite. Le cinquième imam, al-Baqir serait mort de mort naturelle, mais la martyrologie chiite veut qu'il ait été empoisonné par un calife omeyyade. Il est enterré dans le cimetière Baqi de Médine, en Arabie saoudite.

Les Alévis se rattachent à ce cinquième imam. De nos jours, il sont 15 à 20 millions, présents essentiellement en Turquie, sur l'Anatolie, parmi les Turcs et les Kurdes. Du fait de la répression qu'ils subissent, ils pratiquent la « dissimulation », qui rend leur pratique peu connue ; on sait que le Ramadan peut se limiter à quelques jours ; ils ont défendu la laïcité instaurée par Kémal en Turquie.

Nous sommes maintenant un siècle précisément après la mort de Mohammad. Et l'empire se retrouve majoritairement peuplé de musulmans non arabes. Sauf que ceux-ci ne sont pas véritablement à égalité avec les Arabes. Selon Chris Harman, les chiites vont alors connaître un réel développement : « *Des groupes musulmans dissidents, qui se nommaient eux-mêmes "Shi'atu Ali", le "parti d'Ali" (ou, en abrégé, les chiïtes), rencontrèrent une véritable audience, comme avant eux les kharijites qui pensaient qu'Ali avait cédé au compromis et à la corruption.* » Harman décrit ce phénomène qui n'a cessé de se reproduire dans toute l'histoire de l'islam : régulièrement, les promesses de justice sociale que contiennent le Coran sont déçues par la réalité des gouvernements. Et régulièrement, une partie de la population s'empare d'un mouvement religieux dissident, pour s'opposer à celui-ci.

La création même de l'islam avait relevé de cette attitude, souligne Harman : « *De la même façon qu'autrefois une partie des classes urbaines de La Mecque avait découvert dans les enseignements de Mahomet une vision du monde qui lui permettait de lutter contre un ordre social insatisfaisant, les classes urbaines trouvaient désormais cet enseignement tout aussi utile dans la lutte contre l'Etat fondé par les lieutenants du Prophète. Ce fut un cri de ralliement de ces couches sociales pour la fondation d'un ordre nouveau susceptible d'en finir avec l'oppression qui entravait leur progression.* »

Pour Harman, l'opposition religieuse entre le pouvoir sunnite omeyyade et les chiïtes recouvrait essentiellement une opposition de classe, entre classes riches et classes pauvres : la classe dominante de Perse (l'Iran actuel) était du côté du pouvoir omeyyade ; et les rebelles d'Iran, les chiïtes comptaient avec eux de nombreux Arabes. Ces révoltes sont régulièrement vaincues.

Nous en arrivons donc au sixième imam, al Sadiq. Il est connu comme un très grand savant de son époque. Il vécut la période agitée du passage du pouvoir des Omeyyades à celui des Abbassides. Mais lui-même va faire le choix de rester tout à fait en dehors des problèmes politiques. Il ne montre aucune ambition sur ce terrain, et ne participe à aucun moment, à aucune intrigue politique. Cette attitude « quiétiste » sera l'attitude officiellement préconisée par les imams. Face à la réalité du pouvoir négatif et obscur détenu par les sunnites, les chiïtes devront rester en dehors des enjeux de pouvoir politique.

« *Selon les directives de la Tradition, le seul pouvoir juste étant celui de l'imam caché, le fidèle est invité à supporter le règne des pouvoirs injustes établis de fait et à adopter une attitude quiétiste jusqu'à l'avènement du Sauveur attendu et le rétablissement universel de la justice.* » (Amir-Moezzi et Jambet)

Sauf que, régulièrement, au sein des chiïtes, vont naître et renaître des courants au contraire de protestation, voire d'insurrection, contre l'ordre religieux et politique établi, amenant certains imams à les soutenir. Il y aura ainsi, au fil du temps, comme un mouvement de balancier entre les deux attitudes, participer ou au contraire se maintenir à l'écart du politique. Nous reviendrons dans un autre chapitre sur l'évolution de la doctrine sur ce point. Disons juste pour l'heure que la tradition, l'idée originelle des chiïtes, est de rester tout à fait à l'écart du pouvoir et des jeux de pouvoir.

Selon les historiens, cette attitude plutôt de participation a certainement joué un rôle important dans l'arrivée au pouvoir des Abbassides. Dans son *Histoire populaire de l'humanité*, Chris Harman cite des historiens pour qui cette arrivée des Abbassides est une véritable « révolution dans l'histoire de l'islam, aussi importante que les révolutions française ou russe dans l'histoire de l'Occident » ; ce fut même une « révolution bourgeoise » aux yeux de certains historiens. Un changement considérable dans la manière de régner sur l'empire va s'instaurer. Jusque-là, « l'empire avait été dirigé par une aristocratie militaire exclusivement arabe, qui trouvait ses origines dans les guerres de conquêtes et les tribus qu'elles lui permirent de prélever. Sous les Abbassides, l'islam devint une religion authentiquement universelle, dans laquelle croyants arabes et non arabes étaient de plus en plus sujets au même traitement, et dans laquelle les origines ethniques n'étaient plus aussi discriminantes, même si un écart entre riches et pauvres existait toujours (...). La cour signifia symboliquement ce changement en transférant la capitale à Bagdad. »

« Mais surtout, poursuit Harman, cette période de l'histoire figure parmi celles où l'affrontement de valeurs antagoniques de changements sociaux rapides fit fleurir toute la recherche intellectuelle. Il n'y avait pas encore d'interprétation orthodoxe et unique de l'islam, et des écoles rivales livraient bataille pour conquérir les esprits. Les classes pauvres des villes étaient attirées par les diverses hérésies de la shia'hn (c'est-à-dire par les chiïtes) des points de vue qui provoquaient régulièrement des révoltes contre l'empire. »

C'est aussi à cette époque, poursuit Harman, que la civilisation islamique va briller de tout son éclat : « poètes, savants et philosophes affluaient de toutes les régions de l'empire vers Bagdad, espérant bénéficier du patronage d'un riche courtisan. Ils traduisirent en arabe les œuvres de philosophie, de médecine et de mathématiques grecques, perses, syriaques (le langage de la Syrie antique) et indiennes. Des philosophes tels que al-Kindi, al-Farabi et Ibn Sina (connu en Occident sous le nom d'Avicenne), dont l'élaboration des idées s'appuyait sur celles de Platon et Aristote, tentaient de fournir une explication rationnelle du monde. Des mathématiciens comme al-Khwarizmi, al-Buzjani et al-Burani combinaient et développaient les héritages de la Grèce et de l'Inde. Des astronomes construisaient des astrolabes et des sextants, et mesuraient la circonférence de la Terre ».

Le fils aîné de al Sadik, Ismaïl sera, comme Zayd précédemment, à l'origine d'une nouvelle branche au sein du monde chiïte, les Ismaéliens. Ils sont aussi appelés chiïtes septimains, c'est-à-dire à sept imams. Une nouvelle fois, parmi les plus révolutionnaires sur le plan politique, des disciples, sans doute déçus par le quiétisme du sixième imam, choisissent Ismaïl comme leur imam. Lorsqu'il mourut, une partie d'entre eux refusa sa mort, et le déclarèrent « occulté ». Il était donc le sauveur attendu pour la Fin du Temps. C'est donc son retour que les Ismaéliens attendent.

Le courant ismaélite se fonde donc sur sept imams ; né sous les Abbassides, il s'est répandu au Moyen Âge, par des luttes violentes contre le pouvoir en place. Les ismaélites ont
--

cette particularité d'avoir réécrit librement la charia, abandonnant la plupart des obligations du culte et de la vie quotidienne. Ils sont de nos jours présents à l'Est de l'Arabie, en Iran et en Syrie. Mais les Ismaéliens actuels sont pour la plupart issus du chiisme nizarite (cf plus loin, la scission de 1094). Ils sont plusieurs millions, en Inde (les Khoja), en Asie centrale (Pakistan), en Iran oriental et dans des communautés aujourd'hui encore secrètes au Yémen, en Afrique orientale, et il s'en trouve enfin en Europe et en Amérique du Nord.

Cette tendance des chiites va donner naissance à deux évènements remarquables. D'une part, le mouvement carmate, d'autre part, le califat des Fatimides. Le mouvement carmate aux 9^e et 10^e siècles, est un mouvement très égalitaire, utilisant la lutte armée contre les Abbassides. Il va se développer d'une manière fulgurante dans tout le sud de l'Iran, et sur une grande partie de la péninsule arabe. Il a commencé par un soulèvement littéralement « communiste » en Azerbaïdjan entre 816 et 838, soulèvement dit de Babak et des khurramiyya. Puis il y aura une grande révolte des esclaves noirs, les Zanj, qui menace l'existence même du califat. Cette montée des chiites finit donc par déboucher sur le mouvement carmate.

« Sous la direction d'un certain Hamdan Qarmat et de son frère Abdan, des fidèles chiites formèrent une organisation de propagande et d'action, dans l'attente du retour providentiel de leur imam, Mohammad ibn Ismail, petit-fils de l'imam Jafar. (...) Ils refusèrent de reconnaître la prétention à diriger la communauté, et à l'imamat, élevée par un autre descendant alide, le Fatimide Ubayd Allah, le futur Mahdi ». Selon Amir-Moezzi et Jambet, « les Carmates, partisans de l'attente de Mohammad ibn Ismail refusaient toute transaction avec le cours du monde, avec ce que le cours des choses exige comme soumission au temps et aux évidences sensibles ».

Au-delà de cette vision religieuse, cela signifie que les Carmates avaient décidé de cesser d'attendre que quelqu'un d'autre, le messie, vienne régler les problèmes. A l'inverse de cette démarche, ils ont décidé de provoquer un changement dans le cours des choses en lançant un Appel au rassemblement des croyants. *« L'Appel invitait à ne pas reconnaître un maître qui n'accomplirait pas l'espérance, un maître qui ne serait qu'un maillon supplémentaire dans la trop longue chaîne des guides issus de la famille prophétique. En effet (...), si Ismaïl n'était pas le septième prophète attendu, il faudrait admettre l'ouverture d'un nouveau cycle de l'imamat, cycle de longue et patiente attente assimilée par les Carmates à une désespérante renonciation. »*

Les Carmates ont donc refusé de croire en la mort d'Ismaïl et entreprirent de préparer et accélérer son retour en lançant des insurrections au Bahreïn, au Yémen, à l'Est et au centre de l'Iran actuel. Au Yémen, un Carmate, Ibn al-Fadl, occupa San et abolit la charia, la loi de Dieu, puisqu'elle devient inutile avec l'arrivée de Dieu lui-même. A Bahreïn, un Etat chiite est créé, où il est décrété la communauté des biens, l'égalité des fidèles, l'abolition de la monnaie et des échanges traditionnels. Cela est accompagné de l'annonce de l'arrivée du Mahdi, mais en même temps, on voit ici quel contenu pouvaient mettre les chiites à ce retour et à quel point la réalité sociale et l'espoir en un changement total et complet vers une forme de communisme était une conviction présente.

Malheureusement, les intellectuels de la Sorbonne que sont Amir-Moezzi et Jambet sont assez peu sensibles à cet aspect des choses. Plutôt que de rendre compte le plus complètement possible de ce qu'il en est, ils préfèrent se hâter de qualifier l'Etat en question de « cité idéale millénariste » et le mouvement carmate d' « extrémiste ». Ce qu'ils en disent

est donc teinté d'un mépris dû à un parti pris qui sent fort l'élitisme de nombre d'intellectuels : « *L'expérience calamiteuse des égarements que l'exaspération d'une attente messianique engendre prit la forme que voici : en 318/931, Abu Tahir proposa le pouvoir à un jeune Persan d'Isapahan, désigné comme le Sauveur attendu (en l'absence de Muhammad ibn Ismaïl, décidément introuvable). La date correspondait au prétendu centième anniversaire de Zoroastre. Ce Mahdi extravagant, une sorte d' « anarchiste couronné », abolit la charia, imposa le culte du feu et la malédiction des prophètes, et multiplia les folies au point que son protecteur, Abu Tahir, convenant de son erreur, fut bien vite obligé de le mettre à mort. En 317/930, avait eu lieu un raid carmate à La Mekke, une déferlante de cavaliers massacrant les pèlerins en sein même du temps de la Kaaba, emportant en guise de butin La Pierre noire, au nom du retour de Jésus dans la figure du Mahdi attendu »*

Que les Carmates n'aient pu réussir à découvrir quelle forme de pouvoir mettre en place à cette époque, pour notre part, nous ne leur reprocherons pas. Il faudra attendre la Commune de Paris, pour que d'autres insurgés, épris du même esprit de justice sociale, le mettent en place, avec des élus payés au salaire d'un ouvrier moyen, avec leur révocabilité. Mais cette histoire-là intéresse-t-elle Amir-Moezzi et Jambet, autrement que pour qualifier l'histoire d'extrémiste lorsqu'elle ne convient pas à leur manière personnelle de voir.

L'autre évènement chiite d'importance sera l'établissement d'un califat de tendance chiite, le califat des Fatimides (les descendants de Fatima), qui règneront plus de deux siècles (du 10^e au 12^e) sur l'Égypte et une partie de l'Afrique du Nord. Ainsi, en 916, en Tunisie, arrive le premier calife fatimide, Ubayd Allah al-Mahdi, qui ordonne de fonder une ville, Mahdia, à 200 km au sud de l'actuelle Tunis. La ville sera la capitale des fatimides de 921 à 973, où elle est remplacée par Le Caire. Aujourd'hui, en Tunisie, on ne trouve guère mention de cette origine chiite de la ville. Le sixième calife fatimide, lorsqu'il meurt, sera considéré par certains comme occulté et comme le Sauveur attendu. Ils donneront naissance à un autre courant, les Druzes.

<p>Les Druzes, de nos jours, sont présents au Liban, dans le sud de la Syrie et en Israël. Ils procèdent à des rites initiatiques, qui commencent à l'âge de 18 ans, et font passer l'individu par divers degrés d'initiation jusqu'à un niveau restreint à une élite. Il n'y aurait ni liturgie, ni lieux de culte.</p>
--

Survient ensuite une scission qui va opposer deux factions, en 1094 : les Musta'lites et les Nizarites. Les Musta'lites sont aujourd'hui quelques centaines de milliers au Yémen, en Afrique orientale et en Inde (ce sont les Bohra du Gujrat). Les Nizarites sont ceux que les Croisés chrétiens appelleront la secte des Assassins, avec leur fameux château fort d'Alamut. Chrétiens et sunnites vont créer une image mensongère de secte de terroristes, drogués par la hachich et fanatiques. C'est en fait un mouvement politique d'une grande richesse intellectuelle. Lors de l'invasion mongole du 13^e siècle, ils se dispersent, cachent leur doctrine ou rejoignent le chiisme majoritaire, celui des douze imams.

Un fils d'al Sadiq, al-Kazim sera lui aussi considéré comme imam par certains disciples du père. Il adopte une attitude quiétiste, et se consacre à travailler la doctrine. Mais la répression abbasside le touche et il finit emprisonné, sous Harun al-Rashid, le fameux calife des mille et une nuits. Il meurt de manière suspecte en prison vers 799. A sa mort, une nouvelle branche se crée, cette fois sur la base de l'idée que la condition d'imam s'arrête définitivement là, qu'elle ne se transmettra plus. Ce sont ceux qui s'arrêtent, les Waqifa. Mais

son œuvre intellectuelle va permettre une expansion considérable du nombre des fidèles. A tel point qu'un problème nouveau va commencer à apparaître dans le monde chiite.

En fait, si certains croient effectivement à l'idée de l'arrêt de la succession des imams, pour d'autres, se cache un intérêt bien financier derrière cette manière de voir. C'est qu'il y a maintenant tellement d'argent et de dons qui affluent vers l'imam que se constitue une sorte de caste autour de lui : les agents de l'imam, qui vont devenir progressivement responsables de l'organisation hiérarchique des fidèles, et prendre de plus en plus de poids. Et pour eux, l'intérêt de ne pas avoir à donner à un successeur l'argent accumulé est évident.

Le 8^e imam, al-Rida, connut lui aussi une histoire bien particulière. Il ne prit part à aucune révolte chiite, alors qu'elles étaient nombreuses et qu'y participaient ses frères, ses demi-frères, son oncle. Et puis, soudain, en 817, c'est le calife abbasside qui vient lui proposer d'être son héritier officiel. Seulement, des décennies d'hostilité pèsent lourdement : abbassides et sunnites d'Irak se montrent très hostiles, des affrontements entre chiites et sunnites ont lieu dans de nombreuses villes. Mais la fin de l'histoire est toujours la même chez les imams. Sur le chemin de l'Irak, il meurt dans des conditions suspectes. Le lieu, appelé plus tard Mashhad, au nord-est de l'Irak actuel deviendra le lieu du plus grand pèlerinage du chiisme iranien.

Après lui, les 9^e, 10^e et 11^e imams n'eurent pas de rôle important, semble-t-il. Quoi qu'il en soit, la littérature chiite considère qu'ils ont tous été assassinés sur ordre de tel ou tel calife. Mais, notent Amir-Moezzi et Jambet, l'organisation hiérarchique du chiisme s'est beaucoup développée. Dans les régions éloignées du lieu de résidence de l'imam, son autorité est affaiblie, car de nouveaux personnages privilégiés ont tendance à prendre le pouvoir de fait. Selon ces auteurs, le chiisme se divise déjà en trois blocs d'influence : il y a les savants religieux, qui se présentent comme les gardiens de la doctrine ; il y a également de puissantes familles aristocratiques, dont certaines se mettent au service des Abbassides, en vue de s'infiltrer dans l'appareil d'Etat. Enfin, existent de véritables groupes révolutionnaires religieux, organisés en groupements secrets, qui se pensent comme les dépositaires de l'enseignement caché, l'ésotérisme, et qui, eux aussi, tentent de contrôler des appareils de l'Etat abbasside.

Les Alaouites se rattachent au 11^e imam, dont ils pensent qu'il fit une révélation nouvelle. Ils sont aujourd'hui présents en Syrie, où ils représentent environ 12% de la population, essentiellement dans la région de Lattaquié. Après la Première Guerre mondiale, la France qui occupe la région fit le calcul de les favoriser, pour les séparer et les opposer aux sunnites d'une part, aux Arabes en général, de manière à contrer le nationalisme montant. D'autres communautés sont présentes au Liban et en Turquie près de la frontière syrienne. Pour les Alaouites, les cinq piliers de l'islam sont plus symboliques et non obligatoires. Ils pratiquent l'Achoura des autres chiites, mais comme ils fêtent également Noël, Pâques, l'Epiphanie, leur appartenance même à l'islam est contestée par certains. La famille Assad est alaouite.

Lorsque meurt le 11^{ème} imam, c'est plus d'une dizaine de scissions qui ont lieu dans le chiisme. Les uns jugent qu'il ne laisse pas de fils, donc pas de successeur, d'autres le disent occulté, donc le considèrent comme le Sauveur qui reviendra à la Fin des Temps. Mais pour la majorité des chiites, l'imam Hasan Askari avait eu un fils, Mohammad. Et c'est lui que la plus grande famille chiite va reconnaître comme le dernier et douzième imam. D'où leur appellation de chiites duodécimains, « *les chiites à douze imams* ». Cet imam, également

appelé imam caché est né en 870. Selon les textes, son père décède lorsqu'il a quatre ou cinq ans.

Il entre alors dans ce qu'ils appellent l'occultation mineure, qui va durer 70 années lunaires, pendant lesquelles il communique avec les fidèles par l'intermédiaire de quatre représentants qui se succèdent. Eux seuls peuvent le voir et savent où il séjourne. En 940-941, le dernier de ces représentants reçoit donc, sur son lit de mort, une lettre du 12^e imam annonçant qu'il n'y aura plus de représentant, que quiconque prétendrait en être un serait un imposteur, et que lui-même, le douzième imam, ne se manifesterait désormais plus qu'à la Fin des temps. C'est le début de l'Occultation majeure.

Le chiisme majoritaire, à notre époque, est formé par les duodécimains (douze imams). C'est le seul groupe chiite compact, et il occupe essentiellement l'Iran et l'Irak. Ce courant croit donc en l'infailibilité des douze imams descendants du Prophète, et que le dernier, disparu en 874, est attendu et reviendra pour rétablir le Bien, c'est-à-dire la justice. Ce courant laisse une part importante à l'interprétation en ce qui concerne la théologie, donc à une certaine innovation. Mais il a en commun avec le sunnisme la nécessité de respecter les cinq piliers de l'islam.

Le 12^{ème} imam est-il physiquement mort, tout en conservant un esprit vivant dans le monde ? Ou bien a-t-il laissé un fils secret qui lui succéderait ? La thèse qui sera retenue est que l'imam caché reste vivant. Il est doté d'une vie extraordinairement longue, qui lui permet de traverser le temps. Et cette idée va faire partie de la dévotion des fidèles.

Du premier au douzième imam, il se sera donc passé trois siècles pleins, entre la mort du prophète Mohammad et la mort, pardon, l'occultation du 12^e imam. On voit ainsi que la construction même de la religion chiite est le fruit d'une histoire considérable, qui a tenu en haleine les populations de fidèles durant trois siècles. On n'a pas de phénomène comparable ni chez les sunnites, ni dans le christianisme, ni dans le judaïsme.

On note aussi que la tradition chiite voudra que tous les imams aient eu une mort en martyr, tous tués par les forces du mal, et ces forces du mal toujours personnifiées en des pouvoirs ou des forces sunnites. On imagine ainsi à quel point les sunnites, aux yeux des chiites, peuvent être une concrétisation du Mal, bien plus présente et forte que tout autre ennemi. Ainsi, on sera moins étonné que le pouvoir actuel, issu de la révolution de Khomeiny, puisse actuellement, prendre un virage qui semble un véritable retournement en s'accordant progressivement avec les Etats-Unis, tout en restant profondément hostile aux puissances sunnites traditionnelles, l'Egypte, la Turquie et surtout l'Arabie saoudite.

CHIISME ET POLITIQUE : DU QUIETISME A LA THEOCRATIE

Nous avons vu que, pour les premiers imams, le chiisme devait se tenir à l'écart du pouvoir politique, et ce, jusque la fin des temps, jusque l'arrivée du Sauveur, l'imam occulté. Or, malgré cette doctrine, on assiste à une orientation de certains milieux chiites, et tout particulièrement des intellectuels, vers une participation à la vie politique, avec à quelques moments de l'histoire l'arrivée d'un pouvoir chiite, et en 1979, nous verrons la prise du pouvoir par les religieux eux-mêmes en Iran.

M. A. Amir-Moezzi et C. Jambet ont tenté de refaire un historique de cette évolution, qui mène au fond d'une position à son contraire. Il est intéressant de la retracer, ne serait-ce que pour rappeler à quel point la religion est historique, à quel point elle peut évoluer avec le temps, bien qu'aux yeux de la population, elle donne une image inverse, unique et intangible, indiscutée et indiscutable.

Pour ces deux auteurs, directeurs d'études à l'École pratique des hautes Études (Section des sciences religieuses, Sorbonne) le premier tournant date du 10^{ème} siècle, juste à la fin de la période des douze imams. A ce moment, les chiites n'ont plus de chef vivant. C'est la période que nous avons évoquée de l'âge d'or islamique, qui connaît un essor extraordinaire des arts, des sciences et des lettres.

Au cours de ce 10^{ème} siècle, que ce soit des zaydites ou des duodécimains, les chiites règnent sur Bagdad, et les califes abbassides sont plutôt leurs jouets. *« Au même moment, les Hamdânides dominaient certaines régions de l'Irak du Nord et de la Syrie. Un Etat zaydite régnait au Yémen. Toute l'Égypte et une grande partie de l'Afrique du Nord étaient sous domination de la dynastie ismaélienne des Fatimides. Enfin, l'Iran du Sud, la région du golfe Persique, le Bahrayn et une large partie de l'Arabie se trouvaient sous le contrôle des Carmates, chiites ésotéristes septimains (...) Ainsi, quelques-unes des plus importantes régions des terres d'Islam étaient gouvernées par des pouvoirs chiites. »*

C'est au cours de cette période que l'on voit traduites les œuvres grecques et alexandrines en arabe. Les intellectuels musulmans ont maintenant à leur disposition des centaines de textes des penseurs grecs, et ils commencent à les assimiler. C'est une découverte totale. Un certain nombre est fasciné par la découverte de la raison, de la force du raisonnement, et ils vérifient dans leurs discussions la puissance d'une argumentation raisonnée en tant qu'outil intellectuel, car elle leur permet de marquer des points dans les débats et les controverses, face à ceux qui ne maîtrisent pas cette manière de penser. Une partie d'entre eux va ainsi vouloir faire de la religion chiite une religion rationnelle.

La confrontation entre cette nouvelle manière de voir et l'héritage ésotérique, parfois même mystique, pose évidemment un problème. La fraction de théologiens et de juristes qui créent ce courant rationaliste va gagner à elle un certain nombre des familles aristocratiques, ces familles qui cherchaient à fréquenter le pouvoir abbasside, espérant y prendre leur place. Résultat, nous disent Amir-Moezzi et Jambet, *« dès ce 4^e/10^e siècle, les deux premiers groupes (les juristes-théologiens et les puissantes familles aristocratiques) réussirent à s'allier pour éliminer presque totalement le troisième (les chefs de file de groupes tant ésotéristes que révolutionnaires, eux aussi en quête de pouvoir, et tâchant de parvenir à leurs fins soit par insurrection armée messianique, soit par infiltration des appareils étatiques) »*.

En clair, deux forces proches des classes les plus aisées, les théologiens des postes les élevés de la religion et les familles riches, se coalisent pour commencer, à partir du moment où il n'y a plus d'imam vivant, à isoler et faire taire les classes les plus basses du monde chiite, celles qui sont poussées à avoir une foi plus traditionnelle, plus tentées par les cheminements mystiques, et qui poussent par moments à remettre en cause le pouvoir, d'une manière donc révolutionnaire, au lieu de l'accepter ou de vouloir y participer, comme le font finalement les puissants.

On verra même des situations où ces deux forces sociales iront chercher le renfort des abbassides pour réprimer le chiisme du petit peuple. Et, bien évidemment, les abbassides ne

seront que trop heureux de pouvoir profiter de ces conflits inter chiïtes. « *Les docteurs chiïtes réussirent à mettre fin à l'influence de leurs coreligionnaires ésotéristes non seulement parmi les fidèles, mais aussi dans l'administration étatique* ». Et c'est ainsi, de même que par leur entrisme et celui des familles aristocratiques dans l'appareil d'Etat, que des chiïtes ont fini par pouvoir mettre la main sur le pouvoir, en ce 10^{ème} siècle.

Ce sont donc ces chiïtes, non révolutionnaires, les Bouyides, qui arrivent au pouvoir à Bagdad en 945. Les Bouyides appartenaient à une grande famille d'aristocrates originaires du nord de l'Iran. Bien évidemment, une fois établis au pouvoir, les intellectuels au service du pouvoir n'auront de cesse de chercher à modifier les lois de la religion, pour les mettre en accord avec leur comportement et leur nouvelle situation. Ils le font sous le prétexte et sous l'enveloppe intellectuelle d'une volonté de rationalité.

Les courants proches du peuple sont écartés du pouvoir, mais ils existent toujours. Un grand nombre de duodécimains qui étaient de tendance ésotérique, voyant les chefs de leur religion changer d'attitude, vont aller rejoindre les ismaéliens ou les Carmates.

Pour donner un exemple, alors que cela était chose interdite jusqu'ici, on va décider que, pour tout problème qui n'est pas explicitement écrit dans le Coran ou dans le hadith (ce second groupe de textes étant censé interpréter le premier), il devient possible d'appliquer l'usage de la raison. Autre idée nouvelle : le consensus, l'entente de l'ensemble des juristes, permet désormais qu'une nouvelle loi puisse être admise et édictée. Il suffira de démontrer qu'elle est conforme à la Tradition. En clair, les juristes s'arrogent le pouvoir de faire les lois, alors que dans ce domaine comme dans tous les autres, la tradition disait que seul l'imam avait un tel droit. Le principal réformateur dans cette nouvelle voie s'appelle Tusi.

Cette nouvelle tradition, dénommée Usuliyya, ou école des mutjahid (des pratiquants de l'itjihad) devient dominante, et cette domination va durer jusqu'à nos jours. Elle voudra dire la mise à l'écart des tenants de l'ancienne Tradition, parfois même une répression violente contre eux.

Degré suivant à atteindre, la justification de l'exercice du pouvoir politique. Des ouvrages intitulés « *La collaboration avec le pouvoir* », puis « *L'exercice du pouvoir* », vont tenter d'effacer la vieille idée, écrite noir sur blanc dans le vieil hadith des imams, qui mettait en garde les fidèles contre la perte liée à l'exercice ou à la fréquentation du pouvoir. Al-Mufid, le premier, osera écrire noir sur blanc pour justifier théoriquement la collaboration massive des religieux chiïtes avec le pouvoir bouyide.

Il est intéressant de regarder comment la classe dirigeante présente la chose. Al-Mufid explique que le pouvoir, certes, est par nature injuste. Mais qu'il peut y avoir deux sortes de pouvoir injuste : il peut être légitime ou illégitime. Le pouvoir est légitime dans le cas des Bouyides, car ce sont des chiïtes convaincus, et ils sont donc prêts à remettre immédiatement le pouvoir à l'imam caché, dès qu'il réapparaîtra. Il est permis donc au juriste de collaborer avec le pouvoir injuste mais légitime, car cette collaboration peut apporter plus de droits aux chiïtes et les protéger de la répression.

Sharif Murtada (1044) fait le dernier pas, en écrivant dans « *La collaboration avec le pouvoir* » que celle-ci est même obligatoire si elle permet de rétablir la justice, c'est-à-dire des droits bafoués des chiïtes. Enfin Tusi explique que Dieu, dans sa Justice, ne peut laisser ses serviteurs vivre indéfiniment sous des gouvernements injustes. Il établira qu'« un

souverain peut être considéré comme juste s'il ordonne le bien, interdit le mal et distribue les taxes religieuses avec équité et selon les règles juridiques chiites. Cette thèse, soulignent Amir-Moezzi et Jambet, écarte implicitement la doctrine classique du règne universel de l'injustice jusqu'à l'avènement du Mahdi. » Ainsi donc, le pouvoir juste n'est plus uniquement réservé aux imams.

Cet épisode où les chiites sont au pouvoir dans le monde musulman ne va pas durer bien longtemps. Il est d'ailleurs immédiatement suivi d'une forte répression, lors de l'arrivée des Turcs seldjoukides à Bagdad au milieu du 11^e siècle. Un sunnisme rigoureux est alors rétabli. Mais, au sein du monde chiite, les choses ne bougeront plus. La nouvelle théologie, qui permet la recherche du pouvoir dans certaines conditions, va rester dominante.

Aux 14^e et 15^e siècles, l'Irak, l'Iran et l'Anatolie sont dévastées et y règne une atmosphère de fin du monde. Surgissent alors, comme depuis toujours, de nouvelles sectes religieuses qui tentent de répondre à l'impatience des masses de voir arriver la justice finale. Ces mouvements sont systématiquement taxés d'extrémistes par les savants religieux.

L'autre grand moment de la transformation de l'idéologie chiite en ce qui concerne la politique, c'est la période 1501 – 1722, qui voit l'arrivée au pouvoir des Safavides en Iran. Le chiisme duodécimain est proclamé religion d'Etat. Règne au même moment le pouvoir sunnite des Ottomans. Une intense activité est alors menée pour doter l'Iran d'un véritable clergé, un corps de docteurs de la Loi. Celui-ci devient de plus en plus hiérarchisé, organisé et si puissant qu'il finit par prendre son indépendance vis-à-vis du pouvoir politique.

Et ce sont toujours les religieux « rationalistes », les mujtahid, qui en sont les grands bénéficiaires. Ils ont désormais « *la direction des prières collectives, la collecte de certaines taxes religieuses, le contrôle de la justice, etc.* », toutes choses que la Tradition réservait aux imams ou à leurs représentants directs. Nos « rationalistes » vont trouver le moyen de justifier tout ceci : le souverain Shah Tahmasb 1^{er} crée en effet le titre de « *représentant de l'imam caché* » et l'attribue à un juriste-théologien, Muhaqqiq Karaki (1534). Grâce à quoi les juristes-théologiens vont pouvoir présider les tribunaux religieux, collecter certaines taxes religieuses.

Les religieux obtiennent ainsi une autonomie financière importante. Se met bientôt en place un véritable ministère des Affaires religieuses, dirigé non par un représentant du pouvoir politique, mais par un docteur de la loi, un religieux. « *Sous Shah Abbas 1^{er}, écrivent Amir-Moezzi et Jambet, le clergé chiite semble bien établi et parfaitement consolidé* ». Cette construction d'un clergé sera une différence importante avec les sunnites, qui, au moins de ce point de vue, resteront plus fidèles à l'islam des origines.

Au début du 19^e siècle, une autre idée bien pratique est encore inventée, c'est le concept d'imitation. C'est assez simple : la masse des fidèles doit suivre ou "imiter", scrupuleusement, et jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne, les directives et préceptes du docteur de la Loi le plus savant. Les choses sont donc claires et nettes : aux uns, la réflexion, et la nomination à leur tête du plus savant, qui devient « *source d'imitation par excellence* », aux autres l'obligation d'obéir et de copier ses gestes.

Le dernier pas des religieux pour totalement absorber le pouvoir politique consistera à ce que, pour la première fois ouvertement, tout un courant du chiisme s'oppose au pouvoir en place en vue de le chasser, et se donne pour objectif de le remplacer. C'est ce qui se passe

sous le fameux Shah d'Iran, Reza Shah (1925-1941) fondateur de la dynastie Pahlavi. Sa politique de modernisation à l'occidentale, et surtout de laïcisation va provoquer la colère du monde chiite iranien. L'ayatollah Khomeiny (1902-1989) deviendra le chef spirituel de la révolte. Lui aussi se doit d'écrire dans le sens d'un pas nouveau dans la théorie. Sa doctrine est celle du « *pouvoir politique charismatique du juriste-théologien* ». Khomeiny va lui-même se donner des titres de plus en plus élevés : d'abord « guide » de la révolution islamique en 1979, puis ayatollah au début de la révolution, il prend ensuite le titre de « *représentants de l'imam caché* », et finit carrément « imam » tout court, le titre le plus sacré, qui avait été réservé exclusivement aux douze imams historiques depuis toujours. Khomeiny, c'est le 13^{ème} imam !

Si l'on récapitule l'ensemble de cette évolution, on voit que le chiisme a réussi une transformation totale. Aux tout débuts, et peut-être jusqu'au douzième imam, c'est une religion d'opprimés qui se vivent en opprimés. Elle a le regard des pauvres et des opprimés et voit en quoi le pouvoir est négatif, oppresseur, au-delà même de l'aspect religieux. C'est un peu comme si cette religion, aux origines, avait réussi à comprendre et appréhender, au-delà de la simple opposition chiite-sunnite, en quoi le pouvoir politique, la domination d'un pouvoir, est foncièrement injuste, de toute manière. Cette manière de voir apparaît d'ailleurs avant même que se cristallise la division entre les deux religions.

Tout au contraire, le chiisme actuel a totalement gommé cet aspect, presque libertaire ou anarchiste, et en tout cas révolutionnaire, qui en faisait une religion ouverte et offrant régulièrement des possibilités aux pauvres et aux opprimés. Le chiisme actuel a remplacé l'idée d'une hostilité à tout pouvoir, par quelque chose de bien plus banal et qui ne comporte plus d'élément progressiste, une opposition entre un pouvoir des chiites, à un autre pouvoir, celui des sunnites. Les théologiens du chiisme, en lien et au service des classes les plus riches, ont ainsi vidé leur religion de son contenu révolutionnaire.

Il est donc arrivé au chiisme une évolution sur ce point comparable à celle qu'a connu le christianisme, religion littéralement révolutionnaire aux origines, issue elle aussi dans les masses, sujette de ce fait à une multiplication des versions et des sectes, mais empreinte de ce fait d'une grande liberté. Le christianisme est devenu religion d'Empire pour l'empire romain, puis religion de l'Europe au pouvoir jusqu'à une période récente et religion également dominant le monde dans son ensemble, au travers des colonisations et autres conversions forcées et génocides de peuples premiers.

LA GUERRE POUR LE POUVOIR LEGITIME

Le chiisme actuel n'est plus le chiisme des origines ou celui des douze imams. Mais il continue de se vivre comme minoritaire et opprimé. L'arrivée du pouvoir de Khomeiny et d'un Etat iranien chiite n'a pas changé la situation, dans la mesure où elle a été vue comme un danger considérable par l'ensemble des dirigeants sunnites. Le chiisme s'est construit comme la religion véridique face au dogme des faussaires, de ceux qui ont capté le pouvoir, ceux qui ont un pouvoir illégitime. Et on l'a vu, cette notion de légitimité, les théoriciens de la religion l'ont préservée lorsqu'ils ont manipulé celle-ci pour lui permettre d'accepter l'idée qu'eux-mêmes s'approchent du pouvoir et s'en emparent.

Nous garderons donc à l'esprit cette idée lorsque, dans une seconde partie, nous essaierons de voir pourquoi et comment s'articule le conflit actuel entre chiites et sunnites,

avec des conflits d'ordre économique, politique, ou géostratégique, en divers lieux du Proche et du Moyen-Orient. Nous retiendrons que si cette idée a été préservée, elle peut être le moteur qui anime les combattants chiites en Irak, au Liban, à Bahreïn et ailleurs. Elle permet de comprendre la capacité de mobilisation, la possibilité de recruter et de trouver des combattants.

Quatorze siècles après la mort de Mohammad, les chiites ont gardé vivante l'idée qu'eux seuls représentent l'islam légitime, que le reste du monde sunnite est un monde berné, trompé, aux idées falsifiées, simplifiées. Eux seuls savent lire le Coran comme il se doit, au-delà des mots, au-delà des lettres. Les autres musulmans n'en ont qu'une idée simpliste, littérale. Les dirigeants chiites se pensent comme les guides du monde musulman, comme Khomeiny se pensait le guide de la révolution iranienne.

Bien évidemment, cette révolution iranienne a considérablement changé la donne. L'Etat chiite iranien tient depuis 1979. Il tient face aux faussaires sunnites, mais il tient aussi face aux autres forces du mal, à l'ensemble de l'Occident qui l'a mis en quarantaine, après lui avoir fait la guerre, à sa naissance, par Saddam Hussein et Irak interposé. L'Iran chiite se vit comme une sorte d'Etat messie. On a vu comment ses théoriciens peuvent transformer une religion millénaire, la justifier, tout en justifiant ce qu'ils font.

Mais ils ont su aussi conserver suffisamment d'idées capables de toucher et de mobiliser la population. Du coup, résonne de manière vivante toute l'histoire du chiisme, teintée de persécution. Et les dirigeants du chiisme savent donc pouvoir mobiliser leurs populations face au sunnisme assez facilement. Il n'est même pas besoin de faire revivre le passé. Ce passé est toujours présent. Cette histoire a du poids. Une histoire au cours de laquelle le pouvoir chiite n'a été qu'une exception, et la domination sunnite et son oppression des chiites a été la règle. L'Etat iranien de Khomeiny a été de ce point de vue une nouveauté considérable, qui a profondément inquiété et déstabilisé le monde des dirigeants sunnites.

L'Iran s'est choisi un fonctionnement capitaliste. Et en tant que tel, il ne peut échapper à toute une série de logiques inhérentes à ce système, logiques que l'on retrouve à l'œuvre dans n'importe quel pays occidental, également. En Occident, les dirigeants des grandes puissances prétendent prendre leurs décisions à l'échelle internationale au nom de la démocratie, des droits de l'homme, de la liberté. En Iran, et vis-à-vis des chiites du monde musulman, les mêmes actions seront prises cette fois pour les intérêts d'une puissance régionale, au nom de la religion légitime et du pouvoir légitime.

Pour plusieurs raisons différentes, les chiites sont peu connus et peu valorisés en Occident, et peu d'intellectuels les ont étudiés. D'abord, ils sont quasiment absents d'Afrique du Nord, ou ils s'y cachent pour éviter les problèmes. Et de toute façon, lorsque les pays européens, et la France en particulier, ont entrepris de coloniser ou de soumettre d'une manière ou d'une autre le monde musulman, ils ont eu affaire à des pouvoirs partout ou presque sunnites. Ils ont alors dialogué avec eux, ou les ont combattus lorsque ceux-ci les y ont obligés. Mais ils ont repris aux sunnites, parce que c'étaient des dirigeants, leur vision méprisante des chiites.

On retrouve encore dans pratiquement tous les livres édités en France une idée que nous avons nous aussi reprise (Une histoire de l'humanité, des religions et de l'Etat ; Islam, Dieu est l'Etat) selon laquelle le problème chiites sunnites vient de ce que Mohammad n'a pas réfléchi et préparé sa succession. Mais là encore, les Occidentaux ne font que répéter la vision

des sunnites. Pire, nombre d'ouvrages actuels continuent de présenter comme une évidence la légitimité d'Abu Bakr pour succéder à Mohammad. Voici quelques extraits pour exemple : « *la situation se dégrade considérablement lorsque survient un conflit majeur en 656-657 après JC. Les partisans de Ali s'opposent violemment aux groupes dévoués à Aïcha, la veuve de Mohammad (...)* » (L'Islam, Michel Reeber, les essentiels Milan 26, 1999). « *Comme le prophète n'avait pas désigné de successeur, on procéda à l'élection de son lieutenant : le calife. Le premier fut Abu Bakr. (...)* » (Joseph Burlot, La civilisation islamique, Hachette éducation 1995). « *Après la mort de Mahomet, le titre de remplaçant (calife) a été attribué, par le choix des compagnons du Prophète, à Abu Bakr, père d'Aïcha. C'est un fidèle de la première heure (...)* » (Anne-Marie Delcambre, L'Islam, Repères 82 La découverte, 1999).

Les chiites, eux, non seulement l'ont contesté de tout temps, mais ils n'ont même jamais cru que Mohammad n'avait pas préparé sa succession. Ils n'ont jamais pensé qu'un chef de l'envergure du Prophète n'y ait pas réfléchi. Non, pour eux, la réponse est plus qu'évidente : tous les prophètes avaient auprès d'eux leur successeur ; Moïse avait à ses côtés Aaron et Josué, Jésus avait Simon-Pierre, et bien entendu Mohammad avait comme compagnon privilégié Ali. Pour eux, une multitude d'anecdotes le prouvent, si cela était nécessaire. Ainsi, en mars 632, Mohammad et Ali se reposent sur l'étang de Khoum, à mi-chemin entre Médine et La Mecque, où Mohammad est revenu pour ses derniers jours. Il prend alors Ali par la main, et dit ceci : « *Toute personne dont je suis le maître a également Ali pour maître* ». La chose est donc claire et limpide, les sunnites ont trahi le Prophète en prétendant autre chose.

Lorsque Khomeiny a instauré en Iran un pouvoir ouvertement islamique, et en même temps chiite, au lendemain de la révolution qui a jeté le pouvoir pro américain du shah, l'Occident surpris n'y a à peu près rien compris. Comment une révolution peut-elle mettre au pouvoir un régime ouvertement religieux, en plein 20^{ème} siècle ? Cette situation elle-même semblait une incongruité, car l'histoire du développement capitaliste semblait avoir relégué progressivement le pouvoir de la religion.

Il aurait fallu s'être intéressé, comme nous avons tenté de le faire ici, au sort et à l'histoire des opprimés, les pauvres, et les minorités religieuses, pour comprendre qu'ils peuvent à la fois hériter d'aspirations sociales progressistes, de changement politique révolutionnaire, tout en ayant un espoir et une croyance religieuse à leurs yeux compatible avec ces volontés. L'Occident, imbu de lui-même, persuadé de sa supériorité, n'a su voir dans cette situation qu'une sorte de recul plus ou moins moyenâgeux de l'Iran, et il n'a réagi qu'avec mépris. D'objet à peu près inconnu, le chiisme a été taxé du jour au lendemain synonyme de terroriste. Et la réflexion n'ira pas beaucoup plus loin, pendant longtemps.

Du coup, lorsqu'au début du 21^{ème} siècle apparaissent et se multiplient les mouvements réellement terroristes, mais qui sont eux sunnites, une confusion totale s'établit dans les esprits. On reprend la confusion chiites et terrorisme. Les gouvernants, Bush en tête, laissent faire et se propager cet amalgame, histoire de présenter l'ensemble du monde arabe et du monde musulman comme un vaste ennemi incompréhensible, nécessitant que les populations occidentales se soumettent à des dirigeants qui veulent les protéger en restreignant les libertés et en multipliant les polices et les guerres. Que cet amalgame interdise aux populations de comprendre une partie des conflits et des évolutions du monde les arrange. Et pour cela, ils acceptent de laisser se répandre et accréditée l'idée que ces Arabes qui s'entretuent ne sont, définitivement, que des barbares.

Avant la révolution iranienne, on chiffrait les chiites à environ 20% du total des musulmans dans le monde. Peu après la révolution iranienne de 1978-1979, ce chiffre est souvent tombé à 10%, peut-être pour mieux souligner le caractère minoritaire de cette horde menaçante. En fait, les statistiques dans les pays sunnites sur les chiites n'existent pas, ou ne sont pas fiables. Amir-Moezzi et Jambet, dans *Qu'est-ce que le shî'isme ?* paru en 2014, estiment que le nombre de chiites duodécimains dépasse les 120 millions. « Ajoutons à ce chiffre quelques dizaines d'autres millions de chiites qui ne disent pas toujours leur nom : Nusayris-Alaouites de Syrie, Bektashis et Alévis de Turquie, Ahl-i Haqq kurdes. Et prenons également en compte plusieurs millions de zaydites et d'ismaéliens. Au total, les chiites représenteraient donc entre 15 et 20% des musulmans, soit entre 150 et 200 millions de personnes. »

Dans son émission *Le Dessous des Cartes*, consacré au Chiisme, en date de 2007, Arte donnait comme chiffres 400 millions de chiites pour un total de un milliard de musulmans. Enfin, *Le Monde* (daté du 25 octobre 2006) chiffrait, pour sa part, à 216,1 millions (la précision se la virgule est évidemment ridicule) de chiites, et un total de 1,4 milliard de musulmans. Des chiffres à l'image de la méconnaissance de l'Occident.

Selon le *Dessous des Cartes*, les pourcentages de chiites selon les pays seraient, en ordre décroissant, les suivants : Iran 90%, Bahreïn 70%, Irak plus de 60%, Liban 40%, Yémen 40%, Koweït 20%, Arabie saoudite 12 à 15%, pour le monde arabe. Les chiites sont par ailleurs majoritaires en Azebaïdjan, 25% en Turquie (Alévis), et présents encore en Afghanistan, au Pakistan, ainsi qu'en Inde et en Asie centrale.

Bibliographie : en fin de la 2^{ème} partie

septembre 2015